CINQUANTENAIRE SCIENTIFIQUE

DE

M. ARMAND GAUTIER

26 Novembre 1911.


22101140877



Héliog. L. Schutzenberger — *H. Manuel Phot.*

Armand Gautier

CINQUANTENAIRE SCIENTIFIQUE

DE

M. ARMAND GAUTIER

26 Novembre 1911



CINQUANTENAIRE SCIENTIFIQUE

DE

M. ARMAND GAUTIER

Quelques amis, collègues et disciples de M. A. Gautier, ayant eu la pensée de célébrer les *cinquante années* consacrées par ce savant aux Études et recherches de laboratoire et à l'Enseignement public, se réunirent, à la fin de 1910, en Comité d'initiative et décidèrent d'ouvrir une souscription pour offrir à M. A. Gautier une médaille commémorative des services rendus par lui à la science et à son pays.

Le comité définitif fut ainsi composé :

Présidents d'honneur : MM.

Ch. Bouchard, Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Ancien Président quinquennal de la Société de Biologie; Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Paris.

Darboux, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences; Doyen honoraire de la Faculté des Sciences.

Landouzy, Membre de l'Académie de Médecine; Doyen de la Faculté de Médecine de Paris.

Lefèvre (André), Député; Sous-secrétaire d'État aux Finances.

Liard, Membre de l'Institut; Vice-recteur de l'Université de Paris.

Président effectif : M.

Haller, Membre de l'Institut; Professeur à la Sorbonne; Président de la Société Chimique de France.

Membres du Comité : MM.

Amagat, Membre de l'Institut.

Appell, Membre de l'Institut; Doyen de la Faculté des Sciences.

Arloing (G.), Correspondant de l'Institut; Associé national de l'Académie de Médecine; Directeur de l'École nationale vétérinaire de Lyon.

Bar (P.), Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Béhal, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à l'École supérieure de Pharmacie; Ancien Secrétaire général de la Société Chimique de France.

Beurmann (de), Président de la Société médicale des Hôpitaux de Paris.

Blanchard (R.), Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Boisbaudran (Lecoq de), Correspondant de l'Institut.

Bonaparte (Prince Roland), Membre de l'Institut; Ancien Président de la Société de Géographie.

Bouchardat (G.), Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à l'École supérieure de Pharmacie.

Bourquelot, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à l'École supérieure de Pharmacie.

Carnot (Ad.), Membre de l'Institut; Directeur honoraire de l'École nationale supérieure des Mines.

Caventou (E.), Ancien Président de l'Académie de Médecine.

Cazeneuve (Paul), Sénateur; Associé national de l'Académie de Médecine; Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Lyon.

Chautard, Ancien Député; Ancien Président du Conseil municipal de Paris.

Chauveau, de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Professeur au Muséum; Inspecteur général des Écoles nationales Vétérinaires.

Debove, Membre de l'Académie de Médecine; Doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Paris.

Dejerine, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Denigès, Correspondant de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux.

Gariel, Membre de l'Académie de Médecine; Inspecteur général des Ponts et Chaussées; Professeur à la Faculté de Médecine.

Gaucher, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine.

Girard (Ch.), Directeur du Laboratoire Municipal de Paris.

Gley, Membre de l'Académie de Médecine; Ancien Secrétaire général de la Société de Biologie; Professeur au Collège de France.

Guignard, Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Directeur honoraire de l'École supérieure de Pharmacie.

Guntz, Directeur de l'Institut chimique de la Faculté des Sciences de Nancy.

Guyon (F.), Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Professeur honoraire à la Faculté de Médecine.

Hanriot, Membre de l'Académie de Médecine; Directeur du Service des Essais à la Monnaie; Ancien Président de la Société Chimique.

Hayem, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine.

Hugounenq, Correspondant de l'Académie de Médecine; Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon.

Jungfleisch, Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Professeur au Collège de France; Ancien Président de la Société Chimique.

Labbé (Léon), Sénateur; Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine.

Lambling, Correspondant de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Lille.

Lannelongue, Sénateur; Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine.

Lauth (Ch.), Directeur honoraire de la Manufacture de Sèvres et de l'École de Physique et de Chimie de Paris; Ancien Président de la Société Chimique.

Le Bel, Ancien Président de la Société Chimique de Paris.

Le Chatelier, Membre de l'Institut; Professeur à la Sorbonne et à l'École supérieure des Mines.

Lemoine, Membre de l'Institut; Professeur à l'École Polytechnique.

Lépine (R.), Correspondant de l'Institut; Associé national de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.

MAGNAN, Membre de l'Académie de Médecine; Médecin en chef de l'Asile Sainte-Anne.

MARTY (H.), Membre de l'Académie de Médecine; Ancien Pharmacien inspecteur de l'Armée.

MICHEL-LÉVY, Membre de l'Institut; Professeur au Collège de France; Directeur du Service de la Carte géologique de France.

MOUREU, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à l'École supérieure de Pharmacie.

PERRIER (E.), Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Directeur du Muséum d'Histoire naturelle.

PICARD (ÉMILE), Membre de l'Institut; Ancien Président de l'Académie des Sciences; Professeur à la Sorbonne.

POIRRIER, Sénateur; Ancien Président de la Chambre de Commerce de Paris.

QUÉNU, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

RIBAN, Professeur honoraire à la Sorbonne; Ancien Président de la Société Chimique.

RICHET (CH.), Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine.

ROBIN (A.), Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine.

ROUX (E.), Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine; Directeur de l'Institut Pasteur.

SABATIER (M.), Ancien Avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation.

SABATIER (P.), Correspondant de l'Institut; Doyen de la Faculté des Sciences de Toulouse.

TANRET (CH.), Ancien Président de la Société Chimique.

Trillat, Président de l'Association des Chimistes de Sucrerie et de Distillerie, à Paris.

Troost, Membre de l'Institut; Professeur honoraire à la Sorbonne; Ancien Président de la Société Chimique et du Conseil d'Administration de la Compagnie générale du Gaz de Paris.

Vallin, Membre de l'Académie de Médecine; Médecin-Inspecteur de l'Armée.

Viala, Inspecteur général de la Viticulture; Professeur à l'Institut national Agronomique.

Vieille, Membre de l'Institut; Inspecteur général des Poudres et Salpêtres.

Widal, Membre de l'Académie de Médecine; Professeur à la Faculté de Médecine.

Secrétaire : M.

Maillard (L.), Professeur agrégé à la Faculté de Médecine; Chef du Laboratoire de Chimie de la Faculté.

Trésorier : M.

Masson (P.-V.), Libraire de l'Académie de Médecine.

Ce Comité adressa aux membres de l'Académie des Sciences, de l'Académie de Médecine, des Facultés de Médecine françaises, aux Comités d'hygiène publique, à un grand nombre de savants, de collègues et d'amis personnels de M. A. Gautier, la circulaire suivante :

MONSIEUR,

M. ARMAND GAUTIER, Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Président de l'Académie des Sciences, vient d'accomplir la *cinquantième année* de ses fonctions dans l'Enseignement universitaire supérieur. Sa vie tout entière a été consacrée à la Science.

Désireux de rendre hommage au Maître éminent dont l'activité infatigable et féconde n'a cessé, au cours de ce demi-siècle, d'honorer la Chimie et la Médecine françaises, ses collègues, ses élèves et ses amis ont formé le projet de célébrer son *Cinquantenaire Scientifique*.

Une souscription est dès maintenant ouverte, en vue d'offrir, à cette occasion, à M. ARMAND GAUTIER une médaille commémorative à son effigie.

Le Comité recevra avec reconnaissance toutes les souscriptions. A toutes celles atteignant la somme de vingt-cinq francs sera réservé un exemplaire en bronze de cette médaille jubilaire.

Si, comme nous l'espérons, vous voulez bien nous honorer de votre précieux concours, nous vous serions obligés de faire parvenir votre souscription entre les mains du Trésorier du Comité, M. P. MASSON, libraire de l'Académie de Médecine, 120, boulevard Saint-Germain, à Paris.

Veuillez agréer, Monsieur, avec tous nos remerciements, l'expression de nos sentiments les plus dévoués.

Pour le Comité,
Les Présidents d'honneur :

Bouchard, Darboux, Landouzy, Lefèvre (André), Liard.

Les souscripteurs répondirent rapidement, et un projet de médaille commémorative fut demandé à M. de Vernon, de l'Institut, le célèbre continuateur de Chaplain. En avril 1911, les sommes recueillies dépassaient si notablement celles qui étaient nécessaires pour exécuter ce premier projet, que le Comité, voulant se conformer strictement à l'esprit des donateurs, décida d'employer cet excédent à faire exécuter le buste du savant qu'on désirait fêter. Ce travail fut demandé à M. Theunissen, le statuaire bien connu.

Le 15 novembre 1911, les présidents du Comité envoyèrent la lettre suivante à toutes les personnes qui avaient bien voulu souscrire :

Paris, le 15 Novembre 1911.

MONSIEUR,

La médaille commémorative frappée à l'effigie de M. le Professeur ARMAND GAUTIER, Président de l'Académie des Sciences, pour fêter le *Cinquantenaire* de son entrée dans l'Enseignement supérieur, est dès maintenant prête, grâce aux soins et au talent du maître graveur, M. de Vernon, de l'Institut de France.

L'empressement avec lequel les collègues, les élèves et les amis du Savant que nous voulons fêter ont répondu à notre appel, a porté la souscription à un chiffre qui nous permet d'offrir, en outre, à M. ARMAND GAUTIER son buste, dont nous devons la belle exécution au ciseau bien connu du sculpteur Theunissen.

Ces deux souvenirs seront remis à M. ARMAND GAUTIER *le dimanche* 26 *novembre, à* 10 *heures du matin, dans la Salle du Conseil de la Faculté de Médecine, sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.*

Le Comité sera reconnaissant à toutes les personnes qui voudront bien se joindre à lui pour rendre hommage à l'un des Maîtres les plus éminents de la Chimie et de la Médecine de notre temps.

POUR LE COMITÉ,

Les Présidents d'honneur :

BOUCHARD, DARBOUX, LANDOUZY, LEFÈVRE (ANDRÉ), LIARD.

Le Président effectif :

A. HALLER.

Le dimanche 26 novembre, à 10 heures du matin, un nombreux auditoire se pressait dans la grande et magnifique salle du Conseil de la Faculté de Médecine. La plupart des Professeurs et Agrégés de cette Faculté, beaucoup de Membres de l'Institut, de Professeurs de la Sorbonne, de Membres du Conseil d'hygiène et de salubrité de la Seine, de la Société Chimique de France, les amis privés de M. A. Gautier, toutes les personnes de sa famille qui avaient pu se trouver à Paris ce jour-là, remplissaient le vaste local somptueusement paré de ses admirables Gobelins. Sur l'estrade, garnie de plantes vertes et de draperies, avait été installé la médaille et le buste de celui qu'on allait fêter. Sur cette estrade prirent place :

MM. Bayet, directeur de l'Enseignement supérieur, délégué de M. le Ministre de l'Instruction publique empêché à la dernière heure; — Liard, Vice-recteur de l'Université de Paris; — Darboux, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences; — A. Haller, de l'Institut, Président effectif du Comité; — Appell, Doyen de la Faculté des Sciences; — Landouzy, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris et délégué par elle; — G. Lippmann, Vice-président de l'Académie des Sciences et délégué par elle pour la représenter; — Hanriot, Membre de l'Académie de Médecine qui l'avait délégué; — Ch. Bouchard, de l'Institut; — H. Le Chatelier, de l'Institut; — André Lefèvre, Député, Délégué par les anciens élèves de M. A. Gautier; — L. Labbé, de l'Institut, Sénateur; — de Vernon, de l'Institut; — C. Theunissen, statuaire; — G. Masson, trésorier du Comité; — enfin celui que l'on désirait fêter, M. Armand Gautier.

Après que M. le Directeur de l'Enseignement supérieur eut ouvert la séance, expliqué l'absence et exprimé les regrets de M. le Ministre de l'Instruction publique qui, empêché à la dernière heure, le déléguait à sa place, M. Bayet donna la parole à M. le professeur Haller, Président du Comité.

Avant de remettre à M. A. Gautier les œuvres d'art commémoratives qui allaient lui être offertes au nom du Comité et des Souscripteurs, M. Haller s'exprima en ces termes :

DISCOURS DE M. HALLER

Président du Comité d'initiative.

Mon cher Confrère et Ami,

Vos collègues, vos élèves et vos amis m'ont fait le grand honneur de m'offrir, il y a près d'un an, la présidence du Comité qui s'est constitué en vue de cette belle manifestation destinée à honorer vos cinquante années de vie universitaire. Longtemps étranger au milieu où vous avez marqué la plupart des étapes de votre féconde carrière, presque nouveau venu dans ce milieu, je dois, sans doute, cet honneur à la communauté d'idées qui unit tous les membres d'une même École, tous les défenseurs d'une même doctrine, et aux sentiments de sympathie et d'estime, qu'à différentes reprises, vous m'avez témoignés au cours de ma vie.

Né à Narbonne, vous appartenez à une famille originaire de Montpellier, ce centre universitaire dont l'éclat, depuis des siècles, ne cesse de rayonner sur la pensée humaine.

Très éprouvé, dès votre tendre enfance, par la mort d'une mère qui vous fut ravie, encore toute jeune, par un affreux accident, vous avez été le témoin des luttes que votre grand-père, puis votre père, le docteur Louis Gautier, eurent à soutenir dans la difficile tâche qu'ils avaient entreprise de transformer en terres productives une vaste propriété

de salants et de marais qui constituait presque toute la fortune de la famille.

C'est dans ce domaine, au grand air, sous la brise des étangs saumâtres, que vous avez passé, en pleine liberté, les meilleures heures de votre jeunesse, rêvant beaucoup et examinant les choses, les bêtes et les gens.

Votre éducation se fit à Narbonne en partie grâce à votre père, en partie dans une Institution religieuse où s'élevait alors presque toute la bourgeoisie de la ville.

Comme plusieurs de vos camarades, vous aviez songé, à 18 ans, à l'École Polytechnique. Vous vîntes dans ce but au collège Sainte-Barbe à Paris; mais une malencontreuse faiblesse de la vue vous fit, avant les examens, renoncer à ce projet. Vous vous décidiez dès lors à commencer, à Montpellier, vos études de Médecine et, à la suite d'un premier concours, vous fûtes chargé, au début de votre deuxième année, des fonctions de préparateur de Chimie. C'était en 1858; telle est la date de votre entrée officielle dans l'Université.

C'est dans ces fonctions, les seules qui, aujourd'hui comme alors, sont vraiment efficaces pour former ceux qui doivent devenir un jour des professeurs de sciences expérimentales, c'est à l'école de vos maîtres directs, Etienne Bérard et Antoine Béchamp, que vous fûtes initié à la technique si variée et si étendue du laboratoire.

Mais à cette époque, les idées nouvelles, émises d'abord à Montpellier même par Charles Gerhardt, le grand réformateur de la Chimie moderne, firent impression sur votre esprit et vous déterminèrent, aussitôt après votre soutenance de thèse de Doctorat en médecine, à vous

rendre à Paris pour y parfaire votre éducation chimique.

Toutefois, sentant le besoin de compléter vos connaissances mathématiques, mécaniques et physiques, vous demandâtes en 1863, et vous fûtes autorisé par le Ministre, à suivre, comme élève libre, les cours de l'École des Mines. Vous y trouviez comme professeurs : Rivot, Daubrée et M. Haton de la Goupillière. De ces deux derniers vous ne pensiez guère alors devenir un jour le confrère à l'Institut !

Ce n'est qu'en 1864, après avoir passé à la Sorbonne votre licence ès sciences physiques, que vous entriez au Laboratoire de Wurtz à l'École de Médecine.

Résolument rangé sous la bannière de l'illustre chef de l'École atomique, avec vos camarades et vos émules : Caventou, Friedel, Crafts, de Clermont, Ladenburg, E. Grimaux, Ch. Lauth, Silva, Le Bel, Louguinine, Wyrouboff, Tollens, Clève, etc., à partir de ce moment, vous contribuâtes par vos recherches et vos découvertes, à fonder sur des bases solides et durables les doctrines nouvelles.

Votre travail de début, sur les combinaisons fort instables des hydracides avec l'acide cyanhydrique et les nitriles, dénote une grande habileté expérimentale et montre que vous saviez déjà ne pas vous laisser arrêter par les difficultés ni par les théories.

Mais, où vous vous révélez un véritable Maître aussi bien par votre technique impeccable que par la sagacité de votre esprit observateur, c'est dans la découverte des *Carbylamines*.

Dans les nombreuses et belles recherches qui ont abouti à la création de cette nouvelle classe de corps orga-

niques, vous avez su mettre en évidence, d'une façon aussi précise qu'élégante, ce fait capital, et bien inattendu, que, lorsqu'on fait agir un iodure alcoolique sur un cyanure, la fonction du nouveau composé qui prend naissance dépend de la nature du métal auquel le cyanogène se trouve combiné. On savait qu'avec les cyanures alcalins il se forme des nitriles; vos expériences, désormais classiques, montrèrent que le cyanure d'argent fournit, dans les mêmes conditions, *les carbylamines*, isomères de ces anciens nitriles.

Par une longue et minutieuse suite de réactions, toutes choisies avec le plus grand discernement, vous établissez alors les différences fonctionnelles qui existent entre ces deux classes de composés, nitriles et carbylamines. Vous montrez qu'un radical monovalent, comparable au chlore ou au brome, le cyanogène, peut contracter deux sortes d'union avec un autre radical monovalent comme lui, et que si les nitriles proprement dits sont susceptibles de fournir des acides carboxylés et du sel ammoniac quand on les traite par l'acide chlorhydrique et l'eau, les carbylamines se dédoublent, sous la même influence, en acide formique et chlorhydrate d'amine.

L'ensemble de ces belles recherches, et celles concernant l'union des aldéhydes avec l'acide cyanhydrique, constitue votre thèse de Doctorat ès sciences, soutenue en 1869, à la Sorbonne. A partir de ce moment la notion de Carbylamine était définitivement introduite en Chimie; votre nom restera à jamais attaché à cette Classe si remarquable d'isocyanures organiques.

Dumas disait jadis que la découverte de chaque nouvel

alcool équivalait, comme importance, à celle d'un nouvel élément. Vraies à l'époque où elles ont été prononcées, ces paroles paraîtraient aujourd'hui un peu excessives, maintenant que nous sommes en possession de méthodes générales qui nous permettent de réaliser la préparation d'un nombre indéfini de composés alcooliques. Mais si elles manquent de mesure quand il s'agit d'une seule espèce chimique, elles s'appliqueront toujours à la création d'une nouvelle fonction. Celle-ci implique en effet, la possibilité de produire des séries de corps tout à fait imprévues dont l'intérêt n'est pas inférieur à celui d'un élément nouveau.

Par la découverte importante de cette fonction des Carbylamines, et aussi par le développement que vous avez su donner à sa partie physico-chimique, votre travail fit sensation dans les milieux scientifiques.

Il faillit même vous faire immédiatement nommer à la chaire de chimie de la Faculté des Sciences de Nancy, devenue vacante, en 1869, par la mort de Nicklès, et le Président de votre Comité d'aujourd'hui aurait eu, dans ce cas, la satisfaction d'être aussi l'un de vos disciples les plus anciens.

Les événements de cette époque et surtout les conseils de votre illustre chef, A. Wurtz, vous épargnèrent ce que de nos jours on a le tort de considérer comme un *exil*, et vous continuâtes votre carrière sous les auspices des maîtres les plus éminents de l'Université de Paris.

Grâce aux instances de Henri Sainte-Claire Deville, frappé surtout par la partie physique de vos recherches, vous fûtes, en effet, bientôt nommé Sous-directeur du Laboratoire des Hautes Études de chimie de la Sorbonne, alors dirigé par Paul

Schutzenberger qui ne tarda pas à devenir votre ami. Peu de temps après, vous emportiez brillamment la première place au Concours d'agrégation de la Faculté de Médecine de Paris.

C'était à la veille de la tragique année 1870; vous veniez de vous marier. Avant de partir en vacances, à la fin de juillet, Schutzenberger et vous, vous étiez mutuellement promis de revenir à Paris vous mettre à la disposition de la défense nationale si les malheurs de la guerre qui commençait pouvaient rendre votre collaboration utile au pays. C'est ce que vous fîtes. Vous rentriez l'un et l'autre à Paris la veille de l'investissement de la ville. Incorporés dans le 83e bataillon de marche, tout en montant votre garde à la porte d'Orléans quand venait votre tour, plus tard en remplissant votre rôle d'aide-major dans les sorties, vous vous occupiez au Laboratoire, aux heures qui vous restaient, de la fabrication de poudres et d'explosifs nouveaux. Avec M. Jungfleisch et d'autres membres de la Société Chimique, vous surveilliez la fonte des canons, ou vous étiez chargé, avec Ch. Girard, d'aller incendier les bois pour les rendre intenables à nos ennemis.

L'ironie du sort a voulu que les engins que vous aviez réalisés fussent, pendant la Commune, tournés contre nous-mêmes !

Après la guerre, Wurtz faisait créer pour vous à la Faculté de Médecine, le premier laboratoire français de Chimie biologique. C'est dans ce laboratoire qu'allait se former toute une phalange de chimistes et de savants médecins, vos disciples ou vos collaborateurs.

C'est aussi dans ce laboratoire que vous avez poursuivi, durant des années, vos délicates recherches sur les pig-

ments végétaux et particulièrement sur ceux de la vigne. Ces derniers étaient alors confondus entre eux et désignés sous le nom univoque d'*œnoline*. De minutieuses analyses vous démontrèrent qu'à chaque cépage répond son pigment spécifique. Par l'étude des tannins colorés, des catéchines, des chlorophylles alors réunies sous un même nom, en réalité différentes suivant les espèces, vous fûtes amené à saisir ainsi peu à peu le mécanisme intime, moléculaire, qui préside à la variation des êtres vivants. Vos expériences vous permirent d'exprimer dès lors ce principe fondamental qu'à chaque variation de l'être correspond une variation de ses molécules spécifiques, de ses matériaux constitutifs, et que telle est la cause initiale, primitive, de la race et de l'espèce. C'est ainsi que, grâce à l'originalité de vos conceptions appuyées sur une expérimentation ingénieuse et sûre, vous avez toujours su mettre dans l'interprétation des phénomènes que vous étudiez, un esprit, bien rare, de pénétration et de généralisation.

Devenu, en 1884, le successeur de Wurtz à la Faculté de Médecine, en 1889 le remplaçant de Chevreul à l'Académie des Sciences, vous avez poursuivi ces mêmes recherches en démontrant la multiplicité des glycogènes chez les divers animaux, et plus tard en découvrant les tyrosamines.

Vous ne vous êtes pas localisé dans le domaine de la *Chimie organique*; vous avez fait mainte incursion en *Chimie minérale* et en *Chimie analytique*, sans parler des recherches qui ont trait à la *Chimie biologique*, recherches dont l'étendue et l'importance sont telles qu'elles nécessitent pour être exposées, une compétence qui me fait

défaut. Vos études sur l'action, au rouge, des gaz réducteurs sur un certain nombre de silicates, études entreprises surtout pour éclairer la genèse des eaux thermales et des phénomènes volcaniques, d'autres poursuivies avec M. Helier, sur les équilibres qui s'établissent lorsqu'on chauffe les mélanges de gaz combustibles et comburants, celles exécutées sur les roches en vue de l'extraction de leurs parties volatiles, où vous démontriez, le premier, avec l'existence dans ces roches d'une véritable *eau de combinaison*, la présence de l'argon et de l'hélium; enfin la découverte de l'hydrogène dans l'air, etc., etc., dénotent chez vous une curiosité sans cesse en éveil et une souplesse d'esprit incomparable.

Le souvenir de votre passage à l'École des Mines vous a, sans doute, incité à vous occuper aussi de minéralogie et à étudier les gisements de phosphorites que vous trouviez, avec votre frère, dans la grotte de Minerve (Hérault). Là encore, grâce à votre merveilleuse intuition, vous avez eu la main heureuse, puisque non seulement vous faisiez connaître une très curieuse mine de phosphates à la fois azotés et potassiques, mais vous caractérisiez par l'analyse une espèce nouvelle, la *Minervite*, et vous signaliez un gisement important d'une espèce très rare, jusque-là inconnue en Europe, la *Brushite*. Quelque temps après vous rapportiez l'*hydrodolomie* des environs de Narbonne.

Vos travaux en chimie analytique ne le cèdent en rien comme précision à ceux des maîtres les plus réputés. Vous nous avez appris à doser dans l'air et dans l'eau les moindres traces d'iode ou d'oxyde de carbone. Vous avez pu dévoiler dans nos tissus l'arsenic que tant d'autres,

avant vous, y avaient vainement cherché, montrant ainsi que rien ne saurait échapper à votre pénétrant esprit.

Très variée dans ses détails, votre œuvre est aussi, dans son ensemble, harmonieuse et belle.

Son étendue et sa continuité imposent l'admiration. Elle est fertile en résultats imprévus et en idées fécondes. Mais votre amour de la recherche et votre activité inlassable ne nous permettent pas de la considérer comme terminée. Un jour que, dans une de ces conversations familières qui troublent trop souvent nos séances à l'Académie, nous devisions sur l'histoire de nos fauteuils respectifs, « *Celui que j'occupe est bon* », me dites-vous d'un ton affirmatif et plaisant à la fois, faisant ainsi allusion à Chevreul, que vous y avez remplacé et qui l'a occupé soixante-trois ans, pour mourir plus que centenaire.

Eh bien, en ce jour de fête, où vous êtes entouré de ceux qui vous sont chers, où collègues et élèves (dont vous avez su faire vos amis) vous apportent l'hommage de leur reconnaissance émue, c'est pour moi une joie que de pouvoir vous offrir, en leur nom, cette médaille et ce buste fidèlement ciselés à votre image, par ces deux délicats amants de l'art : MM. de Vernon et Theunissen.

Je me fais l'interprète de tous en y joignant les vœux, les plus sincères, pour que vous occupiez à l'Académie ce fauteuil « qui est le bon » aussi longtemps que votre illustre devancier, devenant ainsi, à votre tour, le patriarche de la Chimie française.

Après ce beau discours de M. Haller, M. le doyen Landouzy a parlé en ces termes :

DISCOURS DU DOYEN L. LANDOUZY

Au nom de la Faculté de Médecine.

Illustre Maitre,

Aujourd'hui, moins que jamais, nul ne s'étonnera, si, de ma place accoutumée, je vous donne du Maître et non point du Collègue.

Ce vocable, dans la bouche de votre Doyen, n'est point vaine formule.

Depuis longtemps vous êtes salué Maître en cette Maison où chacun fut et demeure votre disciple.

Combien je ressens l'honneur qui m'échoit, au nom de la Faculté de Médecine de l'Université de Paris, de vous remercier pour la plus grande renommée que lui apportent vos découvertes; pour l'éclat que la Présidence de l'Académie des Sciences, pour la douzième fois, depuis Fourcroy, occupée par l'un de nos Maîtres, fait rejaillir sur l'École de Paris.

Combien je rêve de jours calmes et réconfortants, telle la paisible matinée d'aujourd'hui, où, reconnaissante, notre Faculté glorifie l'Œuvre d'hommes comme vous, qui par leur science, rayonnant par delà leur chaire,

sèment et moissonnent dans l'immense domaine de la Biologie dont la Médecine n'est qu'une branche différenciée.

N'allez pas croire que votre Doyen vienne ici en panégyriste. Tel n'est point mon rôle. Ce sera celui de l'historiographe de l'Université, qui, dans cinq ou six lustres écrira sur votre Œuvre.

Pourquoi l'homme aux allures jeunes, à la démarche assurée ; l'homme aux robustes épaules sur lesquelles repose droit la tête puissante au front large, à l'œil grand ouvert sur l'avenir, au masque méditatif et volontaire, dont la physionomie nous est si merveilleusement rendue ici par les virtuoses du ciseau et du burin; pourquoi le Maître, qui a vécu et publié « l'Alimentation et les Régimes chez l'homme sain ou malade », ne deviendrait-il pas centenaire, comme son grand-père, dont, raconte-t-on, les jours furent encore abrégés par certains soins intempestifs?

Dans vingt-cinq ans, l'Histoire, venant bien après la Renommée, parlera. Elle dira comment votre amour des recherches scientifiques, comment votre curiosité, en tout sens éveillée, furent choses ataviques.

Votre père, médecin savant, élève de Dupuytren et de Laënnec, n'avait-il pas, à Montpellier, été le guide de ceux qui y furent plus tard vos maîtres?

Votre frère, Gaston Gautier, agronome et botaniste, ne s'était-il pas désigné à l'attention de l'Institut, qui, la veille de sa mort, l'allait inscrire parmi ses Correspondants?

La tâche qui m'incombe, en cette fête jubilaire, est de rappeler à nos collègues, et d'apprendre aux générations qui nous suivent, combien glorieuse fut votre part

dans l'évolution scientifique de la Médecine, grâce aux suggestions infinies en lesquelles, beaucoup par vos mains, nous mettait la Chimie.

Mon entreprise, même ainsi bornée en une rapide esquisse, à montrer seulement le chimiste biologiste, le chimiste pathologiste et toxicologue, le chimiste thérapeute et hygiéniste; mon entreprise, dis-je, m'apparaît téméraire tant est vaste l'œuvre par vous accomplie.

Sa grandeur n'a d'égal que vos découvertes en Chimie générale, en Chimie minérale, en Chimie analytique et en Chimie organique, dont vos disciples immédiats parleront avec l'autorité qui convient.

C'est de votre chimie biologique que, tout naturellement, se réclament les médecins; sur combien de points ne nous a-t-elle pas éclairés, instruits, réformés?

Sur ce terrain, vos recherches, régulièrement, s'échelonnent dès 1864, époque à laquelle vous devenez, chez nous, l'élève de Wurtz.

Dès l'abord, vous aviez séduit le Maître à qui, vingt ans plus tard, vous deviez succéder. La première visite que vous lui faisiez, en arrivant à Paris, ne lui rappelait-elle pas certaine entrevue fortuite qu'avec vous il avait eue, trois ans auparavant? De passage à Montpellier, cherchant en son laboratoire Antoine Béchamp, Wurtz vous trouvait un soir d'été, solitaire, tout occupé à faire passer de la vapeur de chloroforme dans une éprouvette pleine de sang. Vous aviez déjà la hantise du *comment* de la narcose chloroformique.

Cette expérience, à laquelle Wurtz voulut bien prêter familièrement la main, dénonçait déjà le physiolo-

giste. Le chimiste qui la tentait avait vingt-trois ans.

Vous étiez alors préparateur particulier d'Antoine Béchamp, qui, par son maître, lui-même préparateur de Thénard, se rattachait à Gay-Lussac.

Dans ce même laboratoire, vous aviez un autre chef direct, durant le semestre d'été, Jacques-Étienne Bérard formé par Berthollet, qui lui-même avait été l'aide de Lavoisier.

En pareil milieu de culture, en pareille atmosphère d'initiation, comment ne se seraient pas développées toutes les aptitudes, que, d'emblée, avec son habitude de toiser les hommes, vous reconnut bientôt Wurtz?

C'est du laboratoire annexe qu'il avait fait bâtir pour vous à l'ancienne École pratique que, sans interruption, sont sortis vos meilleurs travaux.

Entre 1872 et 1882 — dates intéressant trop la Biologie pour qu'elle les aient oubliées — se placent les plus éclatantes, à nos yeux, de vos découvertes : la découverte des PTOMAÏNES ou alcaloïdes putréfactifs; la découverte des LEUCOMAÏNES ou alcaloïdes des tissus normaux, préludant à la découverte sensationnelle de l'ARSENIC, élément de l'économie animale.

Jusqu'à vous, on enseignait que tous les alcaloïdes ont une origine végétale; on pensait, avec Liebig, que les animaux ne produisent des corps azotés qu'à l'état seulement d'acides ou d'amides.

Vous découvrez en 1873 les ptomaïnes, en observant d'abord la fibrine humide dégager, au bout d'un certain temps, de l'acide carbonique, de la méthylamine et de l'ammoniaque. Vous pensez aussitôt qu'entre cette albu-

mine initiale et l'ammoniaque finale s'échelonnent probablement, comme intermédiaires, toute une série de bases que vous isolez en effet, établissant ainsi la formation d'alcaloïdes au cours de la putréfaction.

Cette démonstration donnée, vous soupçonnez nos tissus capables, eux aussi, d'élaborer semblables bases.

Dans le sang, dans les muscles, dans l'urine vous caractérisez quelques-unes de ces bases formées pendant la vie des tissus : voilà, par vous, découvertes et dénommées les *Leucomaïnes*.

Comme suite logique de cette constatation qu'il se forme bien des alcaloïdes chez les animaux, vous faites luire à nos yeux l'analogie des transformations produites par la cellule microbienne et par les cellules de nos tissus normaux. Vous établissez, que, dans l'un et l'autre cas, il s'agit de processus hydrolytiques se passant en milieu anaérobie. Sécrétées par la cellule normale, ces substances basiques sont ensuite, à la périphérie de cette cellule, oxydées par le sang, ou bien passent dans nos humeurs, contribuant, pour une part majeure — dans cette seconde phase — à l'entretien de la chaleur et de l'énergie.

Sur ce terrain, vous rencontrant avec votre collègue, le Professeur Ch. Bouchard, vous prouvez, en même temps que lui, que ces alcaloïdes, s'ils sont, ou mal oxydés, ou mal exodés, peuvent devenir la cause de troubles pathologiques, soit frustes, soit éclatants, jusqu'alors inexpliqués.

Combien, par ces deux découvertes, n'éclairez-vous pas la Physiologie normale et pathologique ; combien n'informez-vous pas la Pathologie générale ; en quelles sugges-

tions ne mettez-vous pas la Thérapeutique; combien ne servez-vous pas la cause de l'Humorisme scientifique? Quelle différence ne marquez-vous pas ainsi entre l'ancien et le nouvel Humorisme, celui-ci histo-physiologique, qui — contrairement à ce que faisait le Vitalisme de Stahl — ne subordonne plus les actes de la cellule ou de l'économie à une force indépendante de l'organisme, mais au bio-chimisme, mais au dynamisme de la matière vivante?

Dans un tout autre ordre d'idées, préludant, dès 1871, aux études que, en tous lieux, vous poursuiviez avec passion sur *l'Alimentation...*, et qui ont fait de vous le Conseiller écouté des Ministères de la Guerre et de l'Agriculture, vous établissez le premier la nature essentiellement hydrolytique des digestions gastrique et intestinale des albumines.

Par ces travaux de chimie biologique, vous étiez conduit parallèlement et vous reveniez à l'étude des problèmes que vous posaient les chimies générale, analytique ou minérale.

Vous étiez célèbre bien avant que, à la mort de Wurtz, vos pairs vous appelassent à monter dans sa chaire.

C'était en 1884. Adolphe Wurtz disparaissait à l'apogée de sa carrière, dans le rayonnement que la chaire de Chimie de la Faculté lui devait, à lui et à la pléiade glorieuse des Fourcroy, des Vauquelin, des Orfila, des J.-B. Dumas, ses prédécesseurs, rayonnement pareil à celui qu'avaient ici projeté sur la Médecine les Alibert, les Pinel, les Boyer, les Percy, les Broussais, les Corvisart, les Laennec, les Dupuytren, les Bouillaud, les Cruveilhier, les Rayer, les Trousseau, les Nélaton, les Vulpian, les Broca, les Charcot,

les Cornil, pour parler seulement de nos grands disparus.

Dès la réorganisation de l'Enseignement, à la première accalmie de la tourmente révolutionnaire, l'*École de Santé* d'abord, la nouvelle *Faculté de Médecine* ensuite, avait eu, comme premier titulaire de la chaire de *Chimie médicale et Pharmacie*, l'illustre Fourcroy, le rival heureux de Lavoisier, l'initiateur et l'un des principaux auteurs de la nomenclature chimique.

Vauquelin, qui vint après, marqua profonde sa trace dans le domaine de la chimie minérale. Sans parler des métaux de la mine, du platine (dont plusieurs lui doivent leur découverte), du vanadium, du chrome, etc., très nombreuses sont les combinaisons métalliques dont l'étude telle qu'il la laissa, encore aujourd'hui demeure entière.

Les goûts d'Orfila le portent vers l'investigation analytique, et surtout vers la Toxicologie où il se fait un nom fameux dans l'Histoire des Sciences médicales, comme dans les Annales judiciaires.

Parallèlement à l'enseignement d'Orfila, en 1838, avait, chez nous, été créée une nouvelle chaire de *Chimie organique et Pharmacologie* confiée à J.-B. Dumas. Dès l'abord, le Maître s'était classé au nombre des savants les plus éminents qui aient jamais honoré notre pays.

Émule de Lavoisier et de Gay-Lussac, par la perspicacité de son génie, par la hardiesse de son imagination créatrice, par la sûreté de son jugement, par sa puissance de travail et d'assimilation, J.-B. Dumas, votre anté-prédécesseur devenu plus tard votre protecteur, puis votre collègue à l'Académie de Médecine, sut, comme vous, aborder tous les domaines de la Chimie.

Il put embrasser la chimie générale, minérale, organique et biologique, et son Traité, pour être universel et complet, n'en était pas moins, pour une moitié peut-être, issu de ses propres découvertes.

C'est à son élève Wurtz (1853-1884) qu'il était réservé de parfaire l'édifice ingénieux de ses *Constitutions théoriques*. Wurtz préludait à cette œuvre, à 32 ans, par la découverte sensationnelle des ammoniaques composées, créant ainsi, méthodiquement et de toutes pièces, ces bases organiques dont vous deviez, plus tard, découvrir la production grâce à l'activité normale de nos propres tissus.

Urées composées, alcools divers, glycols, phénols, névrine et bases organiques; aldol et ses nombreux dérivés de condensation, etc., tels furent les sujets favoris des études de Wurtz qui, avec Gerhardt, reste encore aujourd'hui le père de nos théories sur la constitution des corps organiques. Rival heureux de Berthelot, son École, bien française, règne à cette heure sur les Deux Mondes.

C'est donc en plein épanouissement de la Chimie, dû, par ailleurs, aux travaux des Henri Sainte-Claire Deville, des Pasteur, des Balard, des Laurent et des Gerhardt; c'est en plein épanouissement de la chimie française, que vous échoit la chaire de Wurtz.

La succession put paraître lourde, la tâche épineuse : elle était bien à votre taille !

Au lendemain de votre professorat, vous renversez le dogme de l'unicité des principes composant, en chaque espèce, les tissus de même nom; vous démontrez que chacune d'elles est construite de principes spécifiques pro-

pres, et que telle est l'origine première de la différenciation de la race et de l'espèce végétale ou animale.

Vous découvrez la chlorophylle cristallisée et, vous élevant d'un bond à ce qui devait être définitivement démontré trente ans après par Willstaetter et Marchlewski, vous montrez les analogies de cette chlorophylle végétale et de la bilirubine animale, et vous rapprochez le glomérule vert chlorophyllien de la plante du globule rouge du sang, analogie que personne n'avait ni établi, ni même soupçonné jusque-là.

Plus tard, vos recherches sur l'arsenic normal du corps humain, et sur les applications thérapeutiques qui découlent de cette nouvelle découverte, certes bien inattendue, forment une suite de conquêtes progressives d'un esprit hautement philosophique.

On y voit le développement graduel de l'idée créatrice, qui débute par l'étude de la technique et le perfectionnement des appareils, travail ébauché dès 1874, repris dans des conditions plus précises encore vingt ans plus tard, aboutissant enfin à la démonstration de l'existence de l'arsenic normal dans nos tissus.

Personne, à cette époque, ne doutait que l'arsenic ne fût, lorsqu'on le rencontrait dans l'organisme, un élément étranger, introduit par le hasard, par la thérapeutique ou par le crime.

Et pourtant, des vues biologiques supérieures vous avaient déjà conduit à soupçonner que ce métalloïde si actif, ce parent riche de la famille de l'azote et du phosphore, pourrait bien assumer le meilleur des fonctions de ce dernier élément.

Vous sûtes donc soupçonner que l'arsenic peut exister dans l'économie animale, non comme un intrus, mais qu'il y tient peut-être le rôle de « grande utilité ».

Votre intuition de biologiste dépiste alors le métalloïde dans sa retraite de prédilection, dans les tissus ectodermiques, avant de le démontrer aussi, mais à l'état de traces à peu près nulles, dans nos autres organes et appareils.

Après sa découverte, vient l'histoire philosophique du rôle du métalloïde. Quoique minimes en apparence par leur quantité dans nos organes, vous pensez que ces traces d'arsenic doivent être douées d'une action éminente au double point de vue constitutionnel et dynamique.

Vous voyez dans l'arsenic une arme défensive pour l'organisme animal : par lui, l'économie doit pourvoir à sa propre régénération, à sa protection peut-être contre les invasions parasitaires !

Malheureusement, l'arsenic libre et ses composés minéraux sont affectés d'une toxicité restreignant singulièrement l'usage qu'on en peut faire.

Conclusion : il faudrait créer des arsenicaux non toxiques, ou faiblement toxiques. Vous voici, ressuscitant les vieux dérivés organiques de Bunsen; appelant à l'activité thérapeutique les cacodylates depuis soixante années sans emploi; avec eux vous combattez victorieusement les infections plasmodiales et spirillaires. Puis apparaît la forme la plus perfectionnée, mieux adaptée et plus puissante, le méthylarsinate sodique, l'arrhénal, dont vous dotez la Pratique médicale.

Les applications de votre invention surgissent en une série indéfinie. C'est alors qu'interviennent des continua-

teurs et initiateurs : soudant à la molécule arsenicale, noyaux ou chaînons, tous marchent dans le fertile sillon que vous avez ouvert : ils créent l'atoxyl, l'hectine, le 606..., moissonnant là où vous avez semé, quêtant la faveur des légions d' « accidentés » de Vénus, les malchanceux de l'Amour.

Tout ceci n'avait pas suffi à votre activité ; l'ancien élève de l'École des Mines, que vous êtes, se trouvait tourmenté depuis longtemps par le besoin d'expliquer la formation de certains minéraux, l'origine des Eaux thermales, le mécanisme des grands phénomènes géologiques.

Vous expérimentez successivement les actions des gaz et de l'eau entre eux, sur les roches, sur les argiles, sur la silice à haute température ; vous distillez les roches primitives et les laves épandues du Vésuve. Et voilà comme, non content d'enrichir, par maintes savantes analyses d'eaux minérales, l'incomparable empire thermal de la douce France, vous dévoilez les mystères les plus cachés de nos Fontaines.

Vos découvertes sont pour les géologues autant une révélation qu'une révolution. Expériences faites, enquêtes menées en tous pays pour expliquer la genèse et la composition minérale des Eaux thermales, vous opposez la théorie *plutonienne* ou volcanique, à la théorie ancienne, à la théorie *neptunienne*.

C'est du royaume de Pluton, du noyau terrestre igné, que vous nous montrez surgir, au griffon des Fontaines, les forces métalliques, thermiques, électriques, radioactives captées dans nos stations au compte de la Matière

médicale Organisée Vivante, dont les agents, tant au point de vue statique que dynamique, se différencient si fort, des agents empruntés à la Matière médicale Minérale et Morte des vieilles Pharmacopées.

Combien vivante, en effet, l'eau *native*, qui prise au griffon, toute riche de potentiel, toute chaude, toute vibrante, s'absorbe aux buvettes, véritable *lymphe minérale*, ou bien au contraire, s'épand dans nos piscines, pour s'y bientôt refroidir, s'alanguir et mourir....

Une fois de plus, en cela, comme en tant d'autres choses, cher Maître, les poètes, qui furent des devins, n'avaient-ils pas pressenti les merveilleuses inventions de votre science?

N'ont-ils pas été les *primitifs* de la Physiothérapie et de la Crénothérapie, tous ceux dont la lyre ou le pinceau — tel sous le grand roi, le peintre prestigieux des *Quatre éléments* — ont chanté la nature féconde et régénératrice; tous ceux qui, d'un corps et d'une âme, ont doté les puissances présidant aux mystères des Sources par vous dévoilés... ?

. . . .

Votre Œuvre de Biologiste a embrassé bien d'autres horizons encore ; hier, ne cherchiez-vous pas la solution des plus hauts problèmes de la vie.

Votre philosophie scientifique ne s'attaquait-elle pas aux *Mécanismes mêmes de la variation des races et aux transformations moléculaires qui accompagnent ces variations*? Ne concluiez-vous pas, que c'est par la coalescence des plasmas vivants, sexuels ou somatiques, agissant, d'ordinaire, par fécondation, greffe, symbioses parasitaires ou

virulentes, que se font les modifications humorales et fonctionnelles d'où sont originaires la plupart des variations des races et, peut-être aussi, des espèces actuelles?

Ne m'en veuillez pas, illustre Maître, s'il me faut me borner à cette esquisse que, au nom de notre Faculté, je trace de votre œuvre de chimie physiologique.

Par elle vous avez conquis la plus haute renommée dans les sciences biologiques. Cette Œuvre, seule, suffirait à illustrer un savant.

En Médecine, quelle domination aura été la vôtre?

Non content d'éclairer la Physiologie, d'informer la Pathologie générale, d'avertir la Médecine légale, d'armer la Thérapeutique, de suggestionner la Crénothérapie, de siéger dans les Conseils du Gouvernement, d'aider à réglementer l'Hygiène industrielle, vous guidiez les Puériculteurs, en quête d'Hygiène scolaire. N'étiez-vous pas avec Friedel et Philippe de Clermont, avec Ed. Grimaux et Ch. Lauth, avec Gabriel Monod, avec Wurtz, Charcot, Parrot, Bréal et de Quatrefages l'un des fondateurs de l'École Alsacienne dont l'Université n'a pas manqué d'étudier les programmes d'éducation physique, morale et intellectuelle. Vous avez présidé longtemps aux destinées de cette École : vous y teniez pour les humanités. Vous pensiez, comme je ne cesse de le professer moi-même, qu'il n'est nulle part pareilles enclumes pour forger les cervelles.

N'avez-vous pas encore, plus que quiconque, travaillé à codifier l'Alimentation rationnelle de l'homme ; n'avez-vous pas enfin, singulièrement, instruit l'Hygiène sociale?

Ainsi, vous sauvegardiez — combien en témoignait cer-

tain discours de haute portée morale et philosophique que vous prononciez au premier *Congrès scientifique international d'Hygiène alimentaire* — ainsi, dis-je, vous sauvegardiez la vraie richesse du pays, la vigueur des individus et de la race; ainsi serviez-vous les intérêts du plus grand nombre, de ceux dont la santé est tout le capital.

C'est ainsi, généreux et illustre Maître, que vous goûtiez les plus grandes joies qui jamais aient remué l'esprit et le cœur des savants.

Des cimes où vous ont porté les spéculations les plus pures de la Chimie, vous aurez vu vos découvertes, en une manne bienfaisante, tomber sur la vaste plaine où, trop souvent encore, règne la souffrance.

Infatigable chercheur, jamais vous ne vous serez arrêté à l'idée que l'unique destination de la Science soit le vrai pour le vrai; l'utile ne venant qu'ensuite.

Professant ici pour de futurs médecins, utilisant la vérité scientifique au réconfort de la nature humaine, l'honneur de votre *Enseignement cinquantenaire* restera de n'avoir pas craint mériter, de Littré, le reproche de « changer en humble servante une Divinité radieuse ».

M. le professeur Lippmann, de l'Institut, a prononcé ensuite le discours suivant au nom de ses Confrères de l'Académie des Sciences :

DISCOURS DE M. G. LIPPMANN

Au nom de l'Académie des Sciences.

CHER ET TRÈS ÉMINENT CONFRÈRE,

Le Bureau de l'Académie des Sciences, dont vous êtes Président, m'a fait l'honneur de me charger, en son nom et au nom de l'Académie, de vous offrir ses félicitations à l'occasion de votre Cinquantenaire scientifique.

Je suis heureux de vous les apporter dans cette Faculté de Médecine où vous continuez si dignement la tradition de vos illustres prédécesseurs.

Cinquante ans de votre vie — cinquante-quatre ans même, car vous avez toujours fait bonne mesure — se sont écoulés, employés à un vaste et fructueux travail. Mais quand l'œuvre reste, le passé demeure et n'est plus le passé. Votre œuvre s'étend de la Chimie à la Médecine, à la Biologie, à la Géologie, et cependant on y remarque une unité frappante, celle même que lui imprime la forme de votre esprit. Vous ne vous êtes nullement dispersé; porté par une logique serrée, vous avez franchi, sans y penser, les limites arbitraires tracées entre les diverses Sciences, sans que jamais non plus une théorie admise, une idée préconçue, vous ait détourné d'interroger

sévèrement l'expérience, et d'en tirer la conclusion, souvent bien imprévue, qu'elle pouvait comporter.

C'est ainsi qu'en analysant l'air atmosphérique avec une extrême précision, au cours d'une recherche ne visant d'abord que l'hygiène et la beauté de Paris — étude que la Ville vous avait demandée — vous découvriez dans cet air la présence inattendue d'hydrogène libre. D'où vient ce gaz? Vous démontrez que cet hydrogène atmosphérique est d'origine souterraine et profonde; qu'il provient des roches primitives échauffées par la chaleur centrale. Vous êtes ainsi amené à étudier au laboratoire l'action de la chaleur rouge sur ces roches, et vous constatez qu'elle en dégage en effet de l'hydrogène en même temps qu'un peu d'eau combinée : Eau en proportion minime, en apparence, mais suffisante pourtant pour que l'échauffement de quelques kilomètres cubes en fournisse assez pour expliquer le débit de l'ensemble des sources minérales chaudes du globe terrestre durant toute une année, et suffire aux plus formidables éruptions volcaniques. A la suite, vous établissez une théorie et une classification des sources thermales en *éruptives* et *météoriques*, théorie et classification auxquelles un maître éminent de la géologie moderne, notre Confrère M. Suess, s'est aussitôt rallié.

Après l'hydrogène, l'iode. A l'aide d'une de ces méthodes d'analyses délicates que vous avez fait connaître, vous trouvez dans l'air des traces d'iode. Mais ces traces y sont simplement véhiculées par des algues microscopiques. Et ceci vous ramène à la biologie. Vous prouvez en même temps que de très faibles quantités d'iode, et des traces jusque-là inconnues d'arsenic, font nécessairement et nor-

malement partie de certains organismes vivants. Et ainsi reste établi, pour l'avenir, que la chimie du corps quaternaire ne peut pas fournir une base suffisante à la théorie des actions physiologiques.

Faibles quantités d'hydrogène ou d'eau, traces d'iode, traces d'arsenic, nul n'a mis mieux que vous en évidence la puissance et l'importance que peuvent avoir, dans certains cas, des traces en apparence négligeables de matière.

Il me souvient d'avoir eu l'honneur de représenter l'Académie des Sciences au cinquantenaire d'un autre grand savant, lord Kelvin. Celui-ci, en nous remerciant, ajouta vaillamment que, pour avoir été félicité, il ne considérait pas comme close la série de ses travaux ; et il tint parole. Faites comme lui : tel est le vœu que forment, pour vous et pour la Science, vos confrères, vos admirateurs et vos amis.

Après le discours de M. Lippmann, M. Hanriot prit la parole en ces termes, au nom de l'Académie de Médecine :

DISCOURS DE M. MAURICE HANRIOT

Délégué par l'Académie de Médecine et par le Conseil d'Hygiène publique de la Seine.

Mon cher Maitre,

Après les exposés si complets qui viennent d'être faits de vos travaux de chimie pure ou appliquée, il semble que tout ait été dit sur votre vie scientifique. Et cependant, telle est la variété des aptitudes et des productions de votre esprit, qu'il reste encore à glaner dans votre Œuvre assez pour justifier bien d'autres interventions.

Je voudrais, au nom de l'Académie de Médecine et du Conseil d'hygiène que je représente ici, retracer surtout le rôle que vous avez joué dans ces deux Sociétés savantes.

Depuis plus de trente ans, vous appartenez à l'Académie de Médecine que vous avez présidée en 1909 ; vous êtes le doyen vénéré de notre Section et bien des fois la tribune a retenti de vos communications, soit que vous y preniez part aux discussions sur les sujets les plus divers, soit que vous lui offriez la primeur de vos beaux travaux personnels.

C'est là qu'ils ont eu peut-être le plus de retentissement, vos auditeurs étant, là plus qu'ailleurs, à même d'en apprécier toute la portée et d'en déduire les conséquences.

Vous ne vous contentiez pas, en effet, d'élucider l'*a priori*

scientifique qui avait été le point de départ de vos recherches théoriques, mais vous saviez ensuite les poursuivre jusque sur le terrain de la pratique.

Ainsi quand vous avez trouvé cette méthode d'une sensibilité inouïe qui vous a permis de déceler dans nos tissus les plus faibles traces d'arsenic, vous avez aussitôt étudié son origine alimentaire, sa répartition dans les organes, et vous avez couronné votre œuvre en domptant ce poison, en le privant de cette toxicité redoutable qui en avait fait un objet de terreur depuis des siècles; vous avez su lui imposer le rôle de médicament bienfaisant.

Ces arsenicaux complexes, en si grande faveur aujourd'hui et qui rendent tant d'importants services, sont tous, en fin de compte, issus de vos recherches.

Mais, parmi les nombreuses Communications que vous avez faites à l'Académie de Médecine, il en est sur lesquelles je veux insister plus particulièrement, parce qu'elles ont eu une influence prépondérante sur l'évolution des théories médicales modernes.

Dès 1872, vous aviez entrepris des recherches sur la fermentation bactérienne des matières albuminoïdes, et vous en aviez extrait divers produits basiques, les *ptomaïnes*, comme les nomma plus tard Selmi.

Tous les chimistes admettaient alors que la formation d'alcaloïdes est l'apanage exclusif des végétaux, tandis que les animaux ne pouvaient fournir que des corps azotés neutres, et principalement des amides. Mais vous démontrâtes alors que la production d'alcaloïdes est un phénomène beaucoup plus général, et que ces ptomaïnes dérivent des matières albuminoïdes, animales ou végétales,

par l'entremise des êtres anaérobies et grâce à une formation corrélative d'acides fixes ou volatils.

Puis, peu à peu, vous en vîntes à penser que ce que les microbes peuvent faire, les cellules de nos tissus peuvent aussi le réaliser, et, après une réflexion de dix années, vous apportiez la démonstration du bien fondé de cette opinion en isolant de nos sécrétions et de nos tissus des alcaloïdes produits par leur seul fonctionnement normal. Ainsi vous fîtes la découverte des *leucomaïnes* : elles se distinguent des ptomaïnes par une toxicité beaucoup plus faible, et par la présence de l'oxygène qui fait généralement défaut chez les ptomaïnes.

Il fallait maintenant poursuivre dans nos organes le sort et le rôle de ces leucomaïnes.

Vous avez montré que, suivant que l'oxygène est plus ou moins abondamment fourni aux tissus ou utilisé par eux, suivant aussi que les reins fonctionnent plus ou moins activement, les leucomaïnes disparaissent par oxydation ou par élimination, ou bien, au cas contraire, qu'elles s'accumulent dans les organes où elles vont provoquer des désordres de toute sorte. Permettez-moi de citer ici textuellement ce que vous écriviez à ce sujet en 1881 :

« Ces matières vénéneuses ou très actives m'apparaissent, non plus comme des exceptions pathologiques, des produits cadavériques, mais comme les résidus nécessaires de la vie pouvant anormalement s'accumuler dans le sang, ou être normalement sécrétées par les glandes.... « En agissant sur les centres nerveux, elles deviennent l'origine d'une série de phénomènes d'ordre pathologique qui se déroulent et se succèdent nécessairement, et dont l'en-

semble contribue à former le tableau de chaque maladie. »

Pour la première fois, se trouvait ainsi formulée la notion que la cause initiale des désordres pathologiques est une intoxication autonome due non pas à l'aberration des forces de la vie, mais à des agents chimiques produits par nos propres cellules, et dont l'élimination ou la destruction est devenue insuffisante.

Vos travaux sont donc à l'origine des idées médicales modernes, auxquelles elles ont apporté la base solide, inébranlable, de l'expérience. Comme leurs devancières, ces théories pourront se transformer; mais telles autres que l'on voudra ériger à leur place, seront obligées de tenir compte des faits que vous avez définitivement conquis à la science.

Permettez-moi, évoquant encore des souvenirs d'il y a trente-cinq ans, de vous rappeler les conditions où vous avez effectué ces travaux mémorables : ce petit laboratoire de l'ancienne *École pratique*, bien mal outillé, bien exigu, et déjà encombré d'élèves : G. Pouchet, P. Cazeneuve, Danlos, Variot, Geddes, etc., devenus des maîtres à leur tour; celui de la rue Vauquelin, avec votre préparateur Etard, avec Rummo, aujourd'hui professeur à Pise, Tomescù, professeur à Bucarest, Popoff, Scolosuboff à Moscou, etc. Dans ces vieux bâtiments que guettait le démolisseur, où la bonne humeur remplaçait le confort de nos laboratoires modernes, vous avez passé les meilleures années de votre vie et les plus fructueuses pour la science.

Votre rôle au Conseil d'hygiène n'a pas été moins utile et n'a pas eu de moindres résultats. Je voudrais seulement en rappeler deux. D'abord votre lutte contre le

saturnisme : les méfaits du plomb vous avaient préoccupé depuis longtemps et, dès 1882, vous lui consacriez un petit Volume où vous faisiez connaître une méthode permettant d'en caractériser des traces et où vous poursuiviez ce métal sous les formes insidieuses et multiples qui lui permettent de s'introduire dans l'économie.

En même temps, par vos rapports au Conseil d'Hygiène et par votre intervention personnelle, vous obteniez l'assainissement des usines meurtrières où l'on travaille le plomb et ses composés, à ce point que la mortalité des saturnins, à Paris, tombait de 35 à 2 ou 3 par an, et que ces malades, qui encombraient nos hôpitaux, ont aujourd'hui à peu près disparu, au grand profit de la santé générale et des finances de la Ville.

Nous savons tous que nos voitures publiques ne brillent pas par un excès de propreté; mais, seuls, ceux d'entre nous dont les souvenirs peuvent remonter à une vingtaine d'années, se rappellent ce qu'étaient alors les planchers des omnibus, constamment souillés par les sputations des voyageurs mal appris.

Vous avez eu le courage de vous élever contre un état de choses aussi inconvenant que dangereux pour la santé publique. Oui, le courage : les uns trouvaient votre intervention inutile, assurant que l'on ne réforme pas les mœurs ; d'autres firent à votre proposition l'honneur de la caricature. Mais l'idée était juste ; elle fit son chemin. Grâce à votre initiative, le Conseil d'hygiène émit d'abord une timide proposition :

« En raison de la transmission possible de plusieurs maladies graves par les poussières, le public est prié de

ne pas cracher sur le parquet des voitures publiques. »

Le Préfet de Police fut plus énergique et adopta pour son Ordonnance la rédaction suivante :

« Il est interdit de cracher sur le parquet des voitures publiques. »

Chose extraordinaire, Paris fit bon accueil à cet Avis et l'on s'y conforma presque universellement.

Vous aviez eu finalement raison; encore ici, véritable réformateur, vous avez su défendre la santé de vos concitoyens.

Aussi envisageons-nous l'avenir avec confiance, certains que vous saurez, lorsque le moment viendra, utiliser vos loisirs en rendant de nouveaux services à la Science et au Pays.

Après le discours de M. Hanriot, les paroles suivantes furent prononcées, au nom des anciens élèves et élèves du *Laboratoire particulier de recherches* de M. le professeur A. Gautier, par M. André Lefèvre, député, ancien Président du Conseil municipal de Paris, ex-Sous-Secrétaire d'État aux Finances :

DISCOURS DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

Député.

Mon cher Maître,

Ceux qui ont eu l'honneur de vivre avec vous, dans votre laboratoire, les élèves qui ont pu bénéficier de votre large hospitalité et qui ont l'orgueil et la fierté de pouvoir se réclamer de vous, m'ont chargé de vous exprimer en cette circonstance solennelle leur affectueuse reconnaissance.

J'aurais préféré qu'un autre plus qualifié acceptât cette tâche puisque, depuis longtemps, les exigences de la vie publique m'ont appelé ailleurs et que, dans la pléiade de vos élèves, je pourrais passer pour celui qui « a mal tourné ». L'un de ceux — et ils sont nombreux — qui, sortant de votre Laboratoire, se sont consacrés à la Science pure et s'y sont fait une place honorable, aurait eu plus d'autorité pour retracer votre glorieuse carrière.

Mais ils ont insisté, et je me suis incliné un peu confus de tant d'honneur ; bien heureux au fond du cœur de pouvoir exprimer ici, en même temps que notre reconnaissance à tous, ma gratitude particulière, comme j'ai déjà eu la joie de le faire jadis en vous recevant à l'Hôtel de Ville avec la Société chimique.

Ils ont insisté parce que, après tout, je ne suis plus

dans les tout jeunes. Il y aura, dans quelques semaines, vingt ans que je franchissais pour la première fois, sous l'égide de votre ancien camarade, mon maître et ami Alfred Naquet, la porte du vieux laboratoire de la rue de l'École de Médecine, dont les salles disparates, mais si commodes et si propices à l'étude, avaient été illustrées par le grand Wurtz, dont vous aviez, sans faiblir sous la charge, recueilli l'héritage qui vous était revenu comme au plus digne.

Ils ont donc insisté, ces amis, et j'ai cru comprendre qu'ils s'adressaient à moi précisément pour que, mêlé aux agitations du grand public, je puisse le représenter un peu dans cette fête scientifique à laquelle il a le droit et le devoir de prendre part; car il y a, mon cher Maître, dans votre laborieuse et belle carrière tout un côté que M. le professeur Haller, M. le doyen, M. Lippmann ou M. Hanriot n'ont fait à peine qu'effleurer.

Ils ont rappelé les services que vous avez rendus à l'Enseignement, à la Faculté, à la Science, à la Médecine, et je ne me permettrai pas d'ajouter un mot à ce qu'ils ont dit. Mais entre tant de travaux de Chimie pure, entre tant de Cours publics, s'intercalent maintes recherches ingénieuses ou patientes, de longues heures passées le soir à la table de travail pour la rédaction de Rapports ou de Consultations demandées par l'État ou par la Ville de Paris.

La chimie qui transforme les corps, et qui peut-être un jour transformera le Monde, intervient de plus en plus dans notre vie sociale. Et vous êtes de ces savants qui consentent à abandonner parfois le laboratoire pour accepter de devenir conseils des pouvoirs publics. Tâche pénible! ingrate! mais combien utile!

Combien? j'en peux parler en connaissance de cause, ayant été, si je peux m'exprimer ainsi, à même de juger les choses de deux côtés bien différents et d'apprécier, comme Représentant de l'État ou de la Ville de Paris, l'utilité sociale de travaux auxquels j'avais personnellement assisté au laboratoire. A dire vrai, je ne peux apporter ici complètement qu'un témoignage partiel, par exemple pour les fumées de Paris, les méthodes de purification des eaux usées ou de protection des eaux potables, car vous aviez, mon cher Maître, commencé bien avant que je sois en état d'apprécier et de voir par moi-même, puisque, en 1878, quand vous entriez au Conseil d'Hygiène publique que vous deviez présider plus tard, j'entrais, moi, tout simplement au collège.

Votre œuvre d'hygiène, d'hygiène publique et privée, est énorme et je n'entreprendrai point de la retracer tout entière. J'en évoquerai seulement quelques fragments, citant au hasard parmi tant de travaux, si nombreux que je pourrais prolonger longtemps cette énumération.

J'ai parlé tout à l'heure de 1878, date de votre entrée au Conseil d'Hygiène. Vous veniez à peine de vous y asseoir, que, préoccupé des ravages du saturnisme, vous entrepreniez son étude, non point seulement son étude clinique ou scientifique, ce qui serait déjà quelque chose, mais aussi — ce qui était mieux — la recherche des moyens propres à enrayer ses méfaits. Et grâce aux mesures administratives édictées sur vos propositions, on vit, en effet, tomber de 700 à 70 le nombre des saturnins dans nos hôpitaux de Paris, tandis que la mortalité annuelle descendait de 50 et plus à 5 ou 6 cas.

Ce plomb, d'ailleurs, vous l'avez poursuivi d'une haine tenace partout où vous l'avez rencontré, dans la peinture, dans l'étamage, dans la potée d'étain, dans les poussières industrielles, dans les ateliers du typographe ou du fondeur, etc. Au Conseil d'Hygiène ou à l'Académie de Médecine, votre vigilance ne s'est jamais démentie. Et j'ai eu l'occasion, au cours de ma vie publique, d'entendre à diverses reprises des ouvriers peintres exprimer leur gratitude pour le Professeur Armand Gautier. Tribut de reconnaissance payé au savant par de simples travailleurs dont je suis heureux de pouvoir apporter ici le témoignage. Je suis sûr que, s'ils avaient connu cette cérémonie, ils s'y seraient associés de grand cœur et je suis sûr aussi, mon cher Maître, que, parmi tant de sympathies qui vous environnent, leur sympathie ne vous serait pas la moins précieuse.

Votre sollicitude pour les ouvriers industriels ne s'est pas arrêtée là, et, au hasard, tout en ayant non seulement la certitude, mais le parti pris de négliger bien d'autres communications, je cite en hâte vos recherches sur les accidents mercuriels dans l'industrie du feutre ou de la préparation des peaux à fourrures; sur les intoxications sulfo-carbonées, sur les méfaits de certains colorants d'aniline, sur les accidents causés par l'arsenic dans la fabrication ou l'emploi de papiers de tenture, etc.

En 1890, le Conseil d'Hygiène de la Seine, préoccupé des fumées de la Capitale et des inconvénients qui pouvaient résulter pour la beauté de la ville et la santé de la population des vingt mille tonnes de gaz délétères déversés journellement par les foyers parisiens, vous chargeait d'étudier leur action sur l'atmosphère de la Cité. Cette étude

allait vous entraîner à dix ans de recherches ! Il fallut inventer des méthodes pour peser les fumées, doser des traces d'oxyde de carbone, les différencier d'avec les hydrocarbures. Et comme le travail trouve toujours en soi sa récompense en même temps que des voies nouvelles s'ouvrent devant lui, ceci vous conduisit à signaler dans l'air la présence non seulement du méthane, mais de l'hydrogène libre et à démontrer l'origine tellurique de ce dernier gaz. Après quoi, vous fûtes logiquement amené à étudier les gaz des roches, puis ceux des volcans et finalement la genèse des eaux minérales.

Les questions d'hygiène générale et d'alimentation publique devaient également solliciter votre inlassable activité et nous valoir de précieuses recherches : d'autres, avec plus d'autorité que moi, en ont apprécié la valeur scientifique. Mais je voudrais, sans sortir du terrain où je me suis volontairement cantonné, en examiner la partie économique, sociale et nationale.

Enfant du Midi, vous étiez tout naturellement conduit à vous intéresser au vin, au moment surtout où la viticulture subissait une crise redoutable aggravée par la falsification. Le vin, une de vos richesses régionales, une de nos richesses nationales (il représente une valeur de plus d'un milliard par an), était menacé par la fraude; vous employez toute votre science à la dépister, trouvant pour cela maintes méthodes ingénieuses devenues classiques, consignées dans votre Ouvrage « Sophistication et analyse des vins ». Là encore vous vous attirez la reconnaissance de tous, en contribuant à la défense d'une des richesses de notre pays.

Un moyen nouveau apparaît, qui sera peut-être — probablement même — un des remèdes à cette cherté de la vie qui préoccupe aujourd'hui tout le monde : je veux parler de la conservation des viandes par le froid. Et patiemment, suivant votre habitude, savamment comme toujours, vous entreprenez des recherches, hautement affirmatives, sur la valeur alimentaire, jusqu'alors très controversée, des viandes frigorifiées.

Problème important entre tous, dont la solution permettra de régulariser le marché en temps de paix, et — vous l'avez montré — le seul peut-être qui pourrait assurer, de façon sûre et salubre, le ravitaillement de nos camps retranchés si les heures graves sonnaient de nouveau et si le pays devait faire appel à l'énergie de ses enfants pour défendre son honneur et sa sécurité.

Dans le même ordre d'idées, qu'il me soit permis de rappeler encore les recherches auxquelles vous avez présidé au Ministère de la Guerre sur l'alimentation de l'Armée. Elles vous ont conduit à la création d'un type nouveau de pain de guerre, à l'amélioration de l'ordinaire des troupes, à la répression d'abus intolérables dans les fournitures des viandes.

Je m'arrête, ayant, je le répète, omis nombre de travaux importants. Mais j'en ai dit suffisamment pour montrer la part active prise par les savants comme vous dans le fonctionnement journalier de la vie moderne. Au vrai, tout cela vous éloigne souvent de votre laboratoire et, si le pays en profite, la science pure en souffre peut-être. Elle en souffrirait surtout si vous ne teniez à honneur de rester l'un des guides des générations qui viennent, dont vous

dirigez les pas, dont vous éclairez la route avant de leur remettre le flambeau.

Ce rôle de guide, vous l'avez toujours noblement rempli, mon cher Maître, et, c'est le témoignage que vos anciens élèves m'ont chargé d'apporter ici ; vous l'avez rempli avec un zèle qui sut se montrer vigilant sans être jamais importun ou indiscret.

Ils vous remercient par ma voix, tous ceux qui ont été accueillis dans votre laboratoire, sanctuaire tranquille au seuil duquel expirent les agitations et les bruits du dehors ; dans ce laboratoire, lieu d'asile auquel, souvent, dans les heures difficiles, quand l'injustice, la méfiance ou la haine les assaillaient, ceux qui l'ont connu ont songé quelquefois avec regret.

Pour vous, mon cher Maître, il n'est pas de regret. Vous avez glorieusement accompli votre carrière. A ce moment, où vous préparez certainement d'autres travaux, vous avez déjà conscience d'avoir, dans ce pays qui a derrière lui cinq siècles de vie intellectuelle, empli de votre labeur un demi-siècle de son existence !

Votre vie est et restera un exemple. Vos élèves, qui m'ont laissé le grand honneur de parler en leur nom, vous en félicitent. Le grand public, le pays, que l'homme politique que je suis se permet d'associer à cette fête, le pays vous remercie d'avoir largement contribué à sa richesse et à sa gloire.

Après M. André Lefèvre, M. Bayet, Directeur de l'Enseignement supérieur, a prononcé l'improvisation suivante :

DISCOURS DE M. BAYET

Au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Monsieur le Professeur,

M. le Ministre de l'Instruction publique tenait à honneur de présider cette séance; il voulait vous donner un témoignage tout à la fois de sa sympathie personnelle et de la reconnaissance du Gouvernement pour tous les services que vous avez rendus à la Science et à l'Enseignement supérieur. Il en a été empêché au dernier moment; en me priant de vous en exprimer ses regrets, il a bien voulu me charger de le remplacer.

Je ne me permettrai pas de parler de vos travaux. Ceux qui ont droit de les apprécier en ont dit toute la variété, l'importance et l'originalité. Pour les profanes comme moi, qui écoutaient, se dégageait peu à peu cette impression que, dans ce vaste domaine de la Chimie dont les frontières reculent sans cesse et où la France tient une place si glorieuse, il n'est pas de région où vous n'ayez pénétré, que vous n'ayez explorée et où vous n'ayez marque fortement votre empreinte.

Vous avez été l'homme du laboratoire. Vous y êtes entré en 1858; vous aviez alors vingt et un ans. Il vous a

gardé, il vous gardera, car il ne faut pas être grand prophète pour prédire qu'ayant beaucoup travaillé, vous travaillerez encore. Le travail est pour vous la forme normale et naturelle de la vie.

Vous avez débuté dans ces modestes fonctions de préparateur dont M. Haller disait, avec raison, qu'elles sont l'apprentissage nécessaire des Maîtres de la science. Votre carrière s'est développée simple, digne, laborieuse, marquée chaque année par de nouvelles découvertes, par de nouveaux services rendus à la santé publique et à l'humanité. Vous n'avez recherché vous-même ni les titres, ni les honneurs; ils sont venus tout naturellement à vous comme une consécration de vos travaux jusqu'à la présente année où le plus grand corps savant de notre pays a tenu à vous placer à sa tête.

Par là, votre vie a été une leçon qui s'est ajoutée à tant d'autres, et non la moins utile ni la moins belle de toutes, leçon d'activité scientifique, de noblesse morale, de dévouement au bien public. Au nom de l'Enseignement supérieur auquel vous faites tant d'honneur, je vous en félicite respectueusement et vous en remercie.

Après que M. Haller, au nom du Comité et des Souscripteurs, eut, en quelques paroles affectueuses, offert à M. A. Gautier le buste ciselé par M. C. Theunissen et la médaille commémorative frappée en son honneur, celui-ci remercia dans les termes suivants :

REMERCIEMENTS DE M. A. GAUTIER

Messieurs,

Lorsque, il y a bientôt un an, quelques amis vinrent m'annoncer que j'atteignais ma *cinquantième année* de services universitaires, qu'on projetait de me faire fête et de m'offrir, à cette occasion, un souvenir durable des efforts et d'un enseignement si longtemps poursuivis, certes cette démarche, très honorable pour moi, vint me surprendre, je l'avoue.

J'avais, sans compter, laissé passer le cours du temps; il me semblait avoir encore devant moi toute une longue suite d'années laborieuses et utiles, et, me rappelant à la réalité, l'on venait ainsi m'avertir que l'heure du repos allait sonner, qu'il fallait songer à faire retraite; que l'hiver avait succédé à la saison des moissons et des vendanges, et que de l'ardeur d'antan il ne me resterait bientôt plus que le souvenir.

Alors consultant mes notes, de vieux papiers élimés et jaunis par le temps, je m'assurai qu'il était, en effet, bien réel qu'un demi-siècle et plus s'était écoulé depuis mes débuts dans l'Université, et, confus à la fois et très honoré de l'offre qui m'était faite, j'acceptai de laisser reproduire ma passagère image pour être laissée à ceux qui me sui-

vront ou distribuée à quelques bienveillants amis; honneur insigne qu'on avait déjà voulu me faire à l'occasion d'autres événements importants de ma vie, mais que j'avais trouvé prématuré, jugeant qu'il doit rester comme un dernier hommage rendu à ceux qui, sans faiblir, sont arrivés au bout de la carrière, et qui se tournant vers l'éternelle et brillante jeunesse, peuvent lui dire : « Je pars! A toi maintenant ».

Je vais partir après plus de cinquante années passées dans l'Enseignement public, car c'est en 1858 que j'eus la joie d'être admis dans ce grand corps de l'Université de France avec le modeste titre de Préparateur des cours de chimie de la Faculté de Médecine de Montpellier. J'y entrais déjà frotté d'un peu de biologie; fils de médecin, au cours de mes conversations avec un père qui s'occupait beaucoup de moi, et grâce à sa bibliothèque fort éclectique, qu'il m'ouvrait libéralement, j'étais passé du *Génie du Christianisme*, à l'*Émile* et au *Contrat social*, puis, un jour, tombant sur le *Dictionnaire de médecine en 100 volumes*, j'avais fait ma joie des articles de Littré sur la *Contagion* et les *Épidémies*, d'Andral et de Chomel sur les questions de Pathologie générale, et mon esprit s'en était nourri et comme affiné.

Mais nommé préparateur de chimie, la bibliothèque fut délaissée pour le laboratoire. J'y restai cinq ans, cinq années d'ardente activité, travaillant le jour, dormant mal la nuit, car, essayant de doubler le temps, j'avais eu la singulière ambition de me déshabituer du sommeil nocturne, de sorte que je ne dormais bientôt plus qu'aux cours de la Faculté.

Ma belle santé résista à ces essais malhabiles et au travail que m'inspiraient mon désir d'apprendre et les exigences de mon métier de préparateur. A Montpellier je servais successivement l'hiver, puis l'été, deux remarquables maîtres. L'un, le très cher et respecté Doyen de la Faculté, J.-Étienne Bérard, l'ancien préparateur, à la célèbre Société d'Arcueil, de Berthollet, qui lui-même avait travaillé avec Lavoisier; l'autre, plus rude et plus exigeant, avait recueilli la tradition des Thénard et des Gay-Lussac. C'est par ces deux Maîtres que je fus initié aux conceptions des illustres fondateurs de la chimie; avec eux que je commençai à acquérir cette technique délicate qui permet d'interroger la matière et l'oblige à nous répondre. Mais ni Bérard, ni Béchamp ne purent faire de moi un vrai disciple. Ils appartenaient l'un et l'autre à l'École équivalentiste, et la lecture des œuvres de Ch. Gerhardt m'entraînait inévitablement vers l'École atomistique qui seule me paraissait rationnelle et pleine d'avenir. Aussi, dès que j'eus obtenu mon diplôme de docteur en médecine, quittant pour quelques années le service officiel de l'État, je vins à Paris parfaire, à l'École des Mines et à la Sorbonne, mon éducation mathématique et physique, et l'année suivante, en 1864, j'entrais au Laboratoire de Wurtz.

La pratique de Montpellier m'avait déjà formé; la sévère critique expérimentale du laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris me perfectionna grandement, mon heureuse fortune fit le reste. En 1866, l'Académie des Sciences m'inscrivait d'office sur la liste de ses candidats. Trois ans après, Henri Sainte-Claire Deville, que j'avais eu le bonheur

d'avoir comme Président de ma thèse de doctorat ès sciences, me confiait la sous-direction de son Laboratoire des Hautes Études, à la Sorbonne; puis successivement la Faculté de Médecine me nommait Agrégé en 1869, l'Académie de Médecine m'ouvrait ses portes dix ans après, et j'avais l'insigne honneur, en 1884, de succéder à mon cher et illustre maître, Adolphe Wurtz, dans cette Faculté et ce Laboratoire où il a réalisé ses plus belles découvertes.

J'avais atteint l'un des principaux buts de ma vie. J'étais devenu le collègue de ces hommes d'élite qui professaient brillamment la science médicale d'alors. Mais un lien plus particulier me rattachait à l'un d'eux : Bouchardat, — le père Bouchardat, comme nous l'appelions un peu trop familièrement — avait été nommé agrégé de cette Faculté en 1833, alors que mon père y était venu, sous Dupuytren et Broussais, compléter ses études médicales, et, par une singulière rencontre, s'adressant au fils de son ancien élève, le père Bouchardat m'avait dit un jour : « N'acceptez ni en France, ni à l'étranger, aucune des positions qu'on pourrait vous offrir; votre chef, mon excellent ami Wurtz, m'a confié, bien secrètement, qu'il vous choisissait définitivement comme son futur successeur ».

Cette parole se réalisa quinze années après. J'avais alors quarante-six ans; le bel âge, lorsque, débarrassé des soucis de l'avenir, on travaille gaiement, presque sans fatigue, grâce à l'entraînement, à l'expérience acquise, soutenu par la passion de la science qui, comme toutes les passions, décuple la volonté et les forces, tout en nous cachant quelquefois les réalités de la vie pratique.

Je suivis dans mon Enseignement et dans mes recherches

une voie différente de celle de mon illustre patron. Wurtz me disait parfois : « Laissez donc là votre chimie biologique, science encore vague et mal appréciée; elle vous fermera les portes de l'Institut ». Je ne l'avais point cru, et j'eus le bonheur d'entrer à l'Académie des Sciences, en 1889, alors que je venais de publier mes recherches successives sur les ptomaïnes, sur les chlorophylles, sur le mécanisme de la variation des races. Depuis, continuant ces études, passant, au gré du flot qui me portait, de la chimie pure, minérale ou organique, à la chimie physiologique ou pathologique, à la biologie générale, à la thérapeutique, à l'hygiène, à la toxicologie, à l'hydrologie, à la géologie même, ne dédaignant rien de ce qui peut intéresser un esprit curieux, j'ai continué ces recherches et formé quelques élèves devenus à leur tour des maîtres, professeurs de nos Facultés, médecins des Hôpitaux, à Paris ou à l'étranger. Ils sont allés porter un peu partout la bonne parole de la Science et l'esprit de la Culture française.

Vous avez trop élogieusement parlé de mes travaux, mon cher Haller, et vous, Monsieur le Doyen, dont la bienveillante cordialité inspire l'éloquence, et vous, Monsieur Lippmann, que je suis très honoré de voir ici et dont les éloges ont un double prix, et vous aussi, Hanriot et André Lefèvre, qui avez jugé mon œuvre à travers le prisme de votre amitié. Mais je dois ajouter quelques mots à vos discours et expliquer comment j'ai pu, presque sans inquiétude, sans trop de souci des affaires matérielles, consacrer à peu près entièrement aux travaux du laboratoire cette longue suite d'années.

C'est à un ami fidèle, à un aide un peu plus jeune que moi

que je le dois. Mon frère avait eu confiance en mon avenir; il s'était dévoué à mon œuvre; il était fier de mes succès; nous travaillions pour ainsi dire à deux. La botanique et l'agriculture faisaient sa joie. Il m'interrogeait; je profitais de ses observations et lui des miennes. Souvent mes recherches futures s'étaient préparées chez lui. Avec lui je courais la montagne et y cherchais les phosphates ou la potasse indispensable à nos champs et à nos vignes; il me fournissait le moyen d'étudier sur place l'Agriculture et la Vinification. Le sentant pour ainsi dire sans cesse à mes côtés, je pouvais, sans grande préoccupation, consacrer tout mon temps et toutes mes réflexions à l'étude des problèmes scientifiques. Notre union a fait notre force.

Pourquoi faut-il que celui qui fut le témoin intime de mes efforts, ce frère qui songeait avant tout à son frère, m'ait été enlevé, il y a quelques semaines à peine, par l'implacable destinée sans avoir pu me dire même un mot d'adieu!

Puisqu'il a cultivé, comme moi, la science pour elle-même; puisqu'il donna, dans le pays où il a vécu, l'exemple des vertus civiques, du travail utile, du dévouement aux faibles et aux deshérités; puisqu'il m'a réconforté toute sa vie de sa douce amitié, permettez-moi de joindre, en ce jour, son nom au mien.

Après avoir ainsi rempli ce devoir pieux, je dois, Messieurs, exprimer ma vive gratitude à ceux qui ont pris l'initiative de cette fête et plus particulièrement à M. Bayet, le représentant du Ministre de l'Instruction publique, dont l'absence est si regrettable aujourd'hui; à M. le Vice-recteur très respecté de notre vieille Uni-

versité de Paris; à notre aimable doyen, M. Landouzy, dont l'ardeur est infatigable et qui trouve, je ne sais comme, le temps de secourir ses malades, de poursuivre ses recherches scientifiques, de publier de beaux Ouvrages d'art et de défendre les intérêts du corps médical, tout en conduisant d'une main prudente, sur des flots quelquefois houleux, la barque un peu fluctuante de notre Faculté.

Je dois aussi mes remerciements aux autres organisateurs de ce jubilé : à M. Haller, président du Comité d'initiative, à MM. les présidents d'honneur, aux membres du Comité, à vous tous, Messieurs, dont la présence ici est pour moi un encouragement et un signe d'amitié, à mes anciens collaborateurs ou élèves, Le Bel, Paul Cazeneuve, Variot, Robert Würtz, Danlos, P. Carnot, Geddes, P.-A. Marchal, Lœfler, Popoff, Landi, Tomescù, et tant d'autres, qui, en France ou à l'étranger, sont arrivés à de hautes positions et qui tous, à cette heure, sont de fait ou de cœur avec nous.

Je ne serais ni satisfait, ni juste, si, en terminant, je n'adressais aussi mes plus vifs remerciements aux deux grands artistes qui ont ciselé en maîtres la médaille et le buste qui sont là devant vous : M. de Vernon, de l'Institut, l'éminent médailliste, le continuateur de l'œuvre de Chaplain, et M. Corneille Theunissen, d'une vieille souche de peintres et sculpteurs flamands, l'auteur de l'œuvre célèbre de *la Défense de Saint-Quentin contre les Espagnols en* 1557. Que l'un et l'autre veuillent bien recevoir, avec ces louanges bien méritées, l'assurance que les relations familières que j'ai eu l'honneur d'avoir avec eux pendant

leur travail ont fait naître en moi, non pas seulement de l'admiration pour leur beau talent, mais le sentiment de la plus sympathique amitié.

Messieurs, cette solennité scientifique, tant de marques de bienveillance, d'estime et de confiance de votre part, resteront le plus précieux de mes souvenirs. Je m'en sens très reconnaissant. Puisse l'honneur que vous me faites aujourd'hui devenir demain le lot de chacun de vous. Puissions-nous tous, chacun dans notre voie et d'une même âme, contribuer à augmenter encore le lustre, la science et la force de notre chère Patrie.

QUELQUES DÉPÊCHES ET LETTRES
DE FÉLICITATION

REÇUES A L'OCCASION DU CINQUANTENAIRE
DE M. A. GAUTIER (1)

Les dépêches et lettres suivantes ont été reçues pendant la séance ou dans la journée du 26 novembre et en partie communiquées, par M. Haller, à l'Assemblée réunie pour féliciter M. Armand Gautier (2) :

ALLEMAGNE

Gœttingen, 25 *octobre.*

Herzliche Glückwünsche dem Gelehrten und Freunden.

Prof. TOLLENS.

ALSACE

Thann, 26 *octobre.*

J'ai le vif regret de ne pouvoir me joindre aux nombreux amis qui célèbrent aujourd'hui votre noce d'or scientifique, mais je suis avec eux de tout mon cœur.

ALBERT SCHEURER.

1. Nous les rangeons ici par ordre alphabétique de pays.
2. Toutes ces dépêches et lettres ont été spontanément envoyées par leurs auteurs à l'occasion de la fête du 26 novembre. Mais, à la demande de M. A. Gautier lui-même, aucun Comité autre que celui de Paris, n'avait été formé, ni en Province ni à l'Étranger, pour préparer la fête de son Cinquantenaire.

ANGLETERRE

University College; London, 24 *novembre* 1911.

Mon cher Collègue,

Mes devoirs ici m'empêchent d'assister à la séance qui aura lieu le 26 de ce mois, pour vous faire honneur et vous féliciter de l'accomplissement de tant de travaux magnifiques. Mais je ne veux pas manquer l'occasion de vous assurer comment vos amis se réjouissent que vous ayez conservé la santé et l'énergie pour pouvoir continuer toutes vos recherches.

Et vous avez mes vœux que votre vie soit prolongée encore beaucoup d'années et que vous puissiez continuer les services à la France et à la Science qui vous ont déjà valu tant de reconnaissance de vos confrères et aussi de vos amis étrangers.

Veuillez agréer, mon cher Collègue, une très cordiale poignée de mains ainsi que l'assurance de mon estime et affection.

William Ramsay.

The Laurels : Priory Road. London, 25 *novembre.*

Cher Monsieur,

...J'ai prié M. Haller de se faire l'interprète de mes félicitations et de mes vœux que j'aurais voulu pouvoir vous apporter personnellement. Veuillez donc accepter l'expression de ma grande joie, de savoir que les chimistes français permettent à un étranger de partager le privilège de rendre hommage au doyen de la Chimie française....

J. Lewkowitsch.

ÉGYPTE

Le Caire, 25 *novembre*.

Veuillez recevoir mes bien cordiales félicitations.

J.-B. Piot Bey,
Correspondant de l'Académie de Médecine.

ESPAGNE

Barcelona, 25 *de noviembre de* 1911.

Instituto de Patologia experimental y de Higiene.

Ilustre Sabio,

Tengo á gran honor unir mi humilde voz al hommage solemne que hoy os ofrece Francia entera en celebracion de vuestras bodas de oro en la Facultad de Estudios superiores.

Permitidme, ilustre Sabio, que, con el mayor respeto, me repita vuestro devoto admirator.

Q. O. B. L. M.

Jaime Ferrãn.

FRANCE

Institut Pasteur; rue Dutot.

Paris, *le* 27 *novembre* 1911.

Monsieur le Président et très honoré Confrère,

J'ai bien regretté de ne pouvoir me rendre à l'École de Médecine où vos élèves, vos amis, vos admirateurs, ont célébré hier votre cinquantième anniversaire scientifique. Je m'associe de tout cœur aux félicitations qui vous ont été adressées et à la reconnaissance qui vous a été exprimée

pour tout ce que vous avez fait pour le progrès de la Science. Permettez-moi d'y joindre l'expression du grand respect que m'inspire votre caractère, et aussi mes sentiments les plus dévoués.

D[r] Roux,
de l'Institut.

Pau, 21 *novembre.*

Mon cher Président,

Les deux cents lieues qui me séparent de l'École de Médecine m'empêchent de me joindre dimanche à vos nombreux amis et admirateurs. Vous êtes un grand savant, encore dans la phase du *crescendo*; mais surtout vous êtes un bon ami et ce n'est que s'acquitter que de vous assurer d'une vraie affection.

Tout à vous.

Haton,
de l'Institut.

Lille, 21 *novembre.*

Recevez, je vous prie, mon cher Président, avec mes vœux et mes hommages, l'expression du très vif regret de ne pouvoir me rendre à Paris dimanche avec tous vos amis et admirateurs.

Ch. Barrois,
de l'Institut.

Ch. Lallemand, de l'Institut,

adresse d'avance à M. Armand Gautier, son confrère, l'expression de sa vive sympathie et de sa respectueuse admiration pour ses magnifiques travaux.

ÉMILE BOUTROUX, de l'Institut,

prie son illustre et cher confrère de lui permettre de s'associer cordialement à l'hommage que le monde savant de tous les pays rend aujourd'hui à son savoir, à son caractère, à son fécond et glorieux travail.

JULIEN DECRAIS, Ministre plénipotentiaire,

regrette que son absence de Paris l'ait privé d'assister au jubilé du Cinquantenaire, et prie M. Armand Gautier d'agréer ses félicitations et ses sentiments de déférente admiration.

Paris, 21 *novembre.*

MON CHER CONFRÈRE,

Je m'associe bien cordialement aux belles manifestations de votre Cinquantenaire scientifique. La Science et la France ont le droit de s'enorgueillir de votre brillante et noble carrière.

H. WELSCHINGER,
de l'Institut.

Paris, le 26 *novembre* 1911.

CHER MONSIEUR GAUTIER,

J'aurais tant voulu me joindre à vos admirateurs et à vos amis qui fêtent le cinquantième anniversaire de votre carrière scientifique exceptionnellement brillante, et vous exprimer l'espoir qu'elle durera longtemps encore pour le plus grand bien et les progrès de la chimie. Malheureusement, l'état de ma santé est en ce moment déplorable.

J'en suis donc réduit à vous envoyer par la poste une chaleureuse et bien cordiale poignée de main. Bien vôtre,

G. Wyrouboff.
Professeur au Collège de France.

Carcairane, 25 *octobre.*

Cher Collègue et Ami,

Cela me fait grande peine de ne pouvoir être là dimanche pour me joindre à vos élèves, vos amis, vos admirateurs. Mais soyez bien convaincu que, parmi ceux qui vous adressent ce légitime hommage, nul, plus que moi, n'apprécie votre œuvre admirable, multiple et féconde.

Croyez à mes meilleurs sentiments de profonde et admiratrice sympathie.

Charles Richet,
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Faculté de Médecine, *Lyon*, 28 *novembre* 1911.

Mon cher Maître,

Les devoirs du décanat m'ont retenu dimanche à Lyon. Je n'ai pas pu me joindre au cortège de ceux qui vous apportaient l'hommage de leur sympathie et de leur admiration. Ils la devaient à l'homme que vous êtes et à l'œuvre que vous avez accomplie....

Permettez-moi d'y ajouter les sentiments de reconnaissance toujours vivante et de respectueuse affection qui m'attachent à vous.

... C'est ajouter quelque chose à une telle cérémonie que d'apporter à celui qui en fut le héros l'expression d'une gratitude qui témoigne hautement de sa bonté.

Mon bouquet est modeste, mais je demande pour lui une place dans la gerbe magnifique que vous avez reçue.

L. Hugounenq,
Doyen de la Faculté de Médecine de Lyon.

Lyon, 25 *novembre* 1911.

Mon cher Maître,

... Je serai demain de tout cœur avec les nombreux amis qui doivent vous fêter. Je vous envoie de loin la nouvelle assurance de mes sentiments affectueusement dévoués et reconnaissants.

Testut,
Professeur à la Faculté de Médecine
de Lyon.

Dr R. Lépine, professeur honoraire à la Faculté de Médecine, Correspondant de l'Institut, Associé national de l'Académie de Médecine, regrette beaucoup de ne pouvoir être le 26 à Paris. Il envoie toutes ses félicitations à son cher collègue.

Montpellier, 20 *novembre* 1911.

Le Dr Grasset présente ses hommages et ses félicitations à son éminent collègue, le professeur Armand Gautier, et le prie d'agréer tous ses regrets de ne pouvoir assister à la fête de son Cinquantenaire.

Montpellier, 25 *novembre* 1911.

Cher Ami,

Veuillez transmettre à M. Armand Gautier l'expression de ma respectueuse sympathie. C'est un grand bonheur de pouvoir répandre la Science durant une longue vie. C'est un grand honneur pour un pays de posséder des maîtres aussi dévoués à l'œuvre commune. C'est une joie pour les amis d'être en communion aujourd'hui pour fêter le Maître éminent.

Prof. Flahault.

Bordeaux, 26 *novembre* 1911.

Je joins mes vœux de santé et mes sentiments d'affectueuse admiration à ceux que vous témoignent aujourd'hui vos élèves, vos amis, vos collègues.

Prof. Bergonié.

Dr Mossé, Professeur de clinique médicale à la Faculté de Médecine de l'Université de Toulouse, Correspondant national de l'Académie de Médecine, adresse ses respectueuses félicitations et ses meilleurs souhaits à M. le professeur Armand Gautier à l'occasion de ses cinquante années de professorat. Il garde l'espoir que, longtemps encore, plein de vie et de santé, le professeur A. Gautier fera profiter la science et notre pays de ses recherches et de ses découvertes.

Toulouse, 26 *novembre*.

Je suis heureux de m'associer au témoignage d'estime et de sympathie de votre Cinquantenaire scientifique.

Prof. Maurel.

Laboratoire de toxicologie ; Paris, 27 *novembre*.

Cher Monsieur Gautier,

J'ai été vivement peiné de ne pouvoir, pour raisons de santé, me joindre hier aux nombreux admirateurs, élèves et amis, qui ont fêté votre magnifique labeur. Permettez-moi de vous renouveler l'assurance de mes sentiments de respectueuse affection.

P. Ogier.

Dimanche, 26 novembre, 2 heures.

Obligé de partir tout à l'heure, sans vous serrer la main, avant la fin de la belle cérémonie, je viens joindre mes hommages à ceux de nos amis et vous dire ce que tous nous éprouvons pour vous qui êtes l'honneur et la gloire de la Science et de la Médecine françaises. De tout cœur, je vous envoie donc la très sympathique et très haute expression de ma vive admiration et de mes vœux.

Dr CAPITAN.

Paris, 22 *novembre* 1911.

Nous avons été trop longtemps camarades dans le laboratoire de notre bon maître, le professeur Wurtz, pour que je ne vous assure pas, dans cette circonstance, de la part que je prends à cette manifestation de haute estime et d'amitié.

E. CAVENTOU.

Lyon, 22 *novembre* 1911.

MON CHER MAÎTRE ET AMI,

Rappelé à Lyon par les affaires de mon Conseil général, je serai privé de la satisfaction intime de m'associer aux hommages dont vous serez l'objet dimanche et de pouvoir faire revivre dans ma pensée les précieux souvenirs du début de ma carrière, alors que vous m'accueillîtes dans votre laboratoire avec tant d'affection.

Je serai de cœur dimanche avec vos amis, vos collègues, et vos admirateurs. Mais ce n'est pour moi qu'une insuffisante consolation de ne pouvoir prendre part à cette belle et mémorable cérémonie.

PAUL CAZENEUVE,
Sénateur, Professeur honoraire à la Faculté de Médecine de Lyon.

Paris, 27 *novembre* 1911.

Mon cher Maître,

C'est hier au soir, et par « Le Temps » seulement, que j'apprends la glorieuse manifestation qu'on vient de faire en votre honneur.... Je suis un peu éloigné du laboratoire, et c'est ce qui m'a fait ignorer cette fête. Je le regrette, car je me serais fait un devoir et un plaisir de joindre mes hommages à ceux de vos élèves, collègues et amis.... D'autres vous ont exprimé, en cette journée, leur admiration; ce qu'ils vous ont dit, je le pense aussi. Veuillez excuser de son absence involontaire

Votre élève dévoué,

H. Danlos,

Médecin honoraire des Hôpitaux.

Lyon, 26 *novembre* 1911.

Mon cher Maître,

Retenu à Lyon, je veux joindre ma voix à celle des privilégiés qui célèbrent aujourd'hui votre Cinquantenaire. Je vous prie d'accepter le tribut de mes respectueuses félicitations et de mon admiration sincère.... Je ne puis me rappeler sans regret les heureuses années passées dans votre laboratoire, et mon désir est de toujours me dire votre élève,

H. Guillemard,

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Lyon.

Paris, le 1er décembre 1911.

Mon cher Maître,

J'étais en mission, à Toulouse, lorsque vous fûtes loué dimanche à la Faculté de Médecine. Mon regret a été bien vif de ne pouvoir assister à cette belle cérémonie. J'y ai perdu de ne pouvoir applaudir aux éloquents discours prononcés et au vôtre surtout qui fut le plus touchant. Excusez, je vous prie, cette absence que le devoir professionnel m'a imposée, et veuillez croire que je suis de cœur et d'âme avec tous ceux qu'une sincère admiration a rassemblés ce jour-là autour de vous.

Toujours bien vôtre dévoué,

G. Barrier,

Inspecteur général des Écoles Vétérinaires.

Institut de puériculture, Paris, 29 *novembre* 1911.

Mon cher Maître,

J'ai été bien heureux d'assister à la belle cérémonie de votre jubilé scientifique avec l'aîné de mes enfants qui commence ses études de médecine. Dans notre Pays, où tant de choses sont instables, la Science reste solide sur son piédestal, et vous la personnifiiez dignement dimanche dernier. André Lefèvre a fait le discours ministre ; c'était très sincère et très fort; il a mieux parlé que ne l'eut fait M. Steeg, et puis c'était un de vos élèves.

Dr G. Variot.

Paris, 23 *novembre* 1911.

MON CHER MAÎTRE,

A mon très grand regret je ne pourrai assister dimanche à la cérémonie organisée en votre honneur par vos amis et par vos admirateurs. Croyez bien que de tout cœur je m'associerai à ceux qui fêteront votre Cinquantenaire scientique et recevez, mon cher maître l'expression de mes sentiments les meilleurs.

A. POIRRIER.
Sénateur.

Belfort, 23 *novembre* 1911.

L'hommage si justifié rendu par ses amis et ses admirateurs à un savant qui honore à un si haut point la Science et la Médecine françaises, doit s'adresser aussi au Maître toujours accueillant aux modestes, bienveillant et tout dévoué pour le solliciteur, parfois importun, qui a recours à ses bons offices.

Je n'oublie pas combien à ce point de vue personnel, je vous dois de reconnaissance et si, empêché par l'éloignement et les nécessités de mon service, je ne puis assister dimanche prochain à la belle cérémonie qui aura lieu en votre honneur, je serai de cœur avec tous ceux qui seront réunis pour vous fêter.

ROMARY,
Médecin Major
au 9e Régiment d'Artillerie à pied.

Hôpital militaire; Camp de Châlons, 23 *novembre* 1911.

MONSIEUR LE PROFESSEUR ET CHER MAÎTRE,

Je viens vous exprimer mes plus vifs regrets de ne pouvoir, retenu par mon service, assister à la belle manifestation qui doit avoir lieu, en votre honneur, le 26 courant.

Soyez persuadé que c'est de tout cœur que j'applaudis, par la pensée, à cette belle fête, qui va consacrer toute une existence dévouée à la science et à son rayonnement universel.

Pour ma part, je ne saurais assez vous témoigner de gratitude pour l'intérêt et la sympathie que vous m'avez montrés dans des circonstances inoubliables.

Veuillez agréer, Monsieur le Professeur et cher Maître, l'expression de ma reconnaissance et de mon respectueux dévouement.

Dr A. BILLET.

Perpignan, 5 *décembre* 1911.

MON CHER ARMAND,

Je lis dans « l'Éclair de Montpellier » le résumé de la séance, où tu as reçu les félicitations des savants, à propos de ton Cinquantenaire scientifique. Tu voudras bien y joindre les miennes qui, plus modestes, n'en sont pas moins sincères et affectueuses.

Quel temps parcouru depuis nos études à Narbonne? Combien restons-nous de cette pléïade de jeunes travailleurs?

Quoique éloignés et sans relation directe, je n'en ai pas moins suivi avec le plus vif et croissant intérêt les succès qui t'ont élevé au sommet de la gloire.

Crois à l'affection sincère de ton vieux et dévoué

Dr B. PUIG.

Cher Professeur et Ami,

J'apprends seulement par « Le Temps » la belle fête à laquelle j'aurais été si heureux d'assister. Depuis longtemps, vous ne l'ignorez pas, je suis votre fidèle admirateur. Vous savez trouver dans l'océan des choses ce que les autres ne voient pas....

Gustave Le Bon.

Faculté de Médecine de Lille,
Laboratoire de Pharmacie.

Mon cher Maître,

J'aurais voulu être aujourd'hui parmi les élèves et amis qui vont fêter le Maître à qui, tous, nous devons tant de bienfaits, qui a rendu à la science, et à la chimie biologique en particulier, les plus éminents services.

Combien j'aurais été heureux d'applaudir à tous les hommages qui vous seront offerts aujourd'hui, mais obligé de rentrer ici je suis dans l'impossibilité de venir, et privé du plaisir de me joindre à vos admirateurs.

Prof. E. Gérard.

Paris, 26 *novembre* 1911.

Je vous adresse l'expression de ma vive reconnaissance pour l'affabilité que vous avez eue pour moi depuis bientôt 22 ans que je suis à votre service. Je prie Dieu de vous conserver de longs jours ainsi qu'à votre famille et à tous ceux qui, comme moi, ont pu apprécier la bonté de votre cœur.

Maxime Girard,
Garçon de Laboratoire.

ITALIE

Roma, 26 *novembre* 1911.

Prof. Pietro Blaserna,
Presidente della R. Accademia dei Lincei
Vice-presidente del Senato.

Avec ses félicitations bien cordiales.

Napoli, 26 *novembre* 1911.

Au maître éminent de la chimie française, souhaits et hommages. Prof. Piutti.

Pisa, Clinica medica generale. R. R. Spedali.

Illustre Maître,

Je suis bien heureux que mon nom soit inscrit parmi ceux de vos élèves qui ont donné leur reconnaissante adhésion aux fêtes de votre Cinquantenaire.... Je garderai toujours avec une vive gratitude le souvenir de la bienveillance gracieuse avec laquelle vous avez accueilli autrefois un étranger, alors inconnu comme je l'étais. Je n'oublierai jamais votre bonté et l'honneur de vous avoir eu pour maître.

Lando Landi,
Docente pareggiato della R. Università.

PORTUGAL

Porto.

Félicitations cordiales, salutations respectueuses.

Prof. Ferreira da Silva.

ROUMANIE

Bucarest, 25 *novembre* 1911.

Représentant de l'immortelle phalange des grands chimistes français, vivez encore longtemps pour la gloire de la France et le bonheur des vôtres. Prof. ISTRATI.

Bucaresti.

Les membres de l'Association roumaine pour l'avancement des sciences et leurs collègues de la Société roumaine des Sciences, sont heureux de faire en cette occasion les meilleurs vœux pour l'illustre Maître.

Professeurs TZITZEICA, DAVID, EMMANUEL, ISTRATI.

RUSSIE

Saint-Pétersbourg.

A l'occasion de votre Cinquantenaire scientifique, je me permets de vous présenter mes meilleurs souhaits et ceux de notre Institut organothérapeutique. Nous formons des vœux que vous, notre cher et illustre maître, l'un des initiateurs de la biologie moderne, travailliez encore bien des années en pleine vigueur pour les sciences et pour le bien de l'humanité.

Dr ALFRED POEHL.

SUISSE

Zurich, 26 *novembre* 1911.

Très honoré Monsieur, regrettant de tout mon cœur de ne pouvoir assister à la fête de votre Cinquantenaire scientifique, je vous prie d'accepter ma congratulation la plus sincère et l'expression de ma haute admiration.

RICHARD WILLSTAETTER.

Genève, 26 novembre 1911.

Félicitations, bons vœux et témoignage de sympathique admiration pour les remarquables contributions que vous avez apportées à la science.

FRÉDÉRIC REVERDIN.

Le Comité, et M. A. Gautier ont reçu beaucoup d'autres témoignages de sympathie et de nombreuses congratulations sous forme de cartes ou de mots aimables. M. A. Gautier en remercie de tout cœur ses collègues, ses élèves et ses amis.

70122. — Imprimerie LAHURE, 9, rue de Fleurus, à Paris.